This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

7

FRONTISPICE

BIBLIOTHÈQUE DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE

MON TOUR
DU
LAC LÉMAN

RACONTÉ A MES ENFANTS

PAR

NAPOLÉON ROUSSEL

SECONDE ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS ET Cᵉ, ÉDITEURS
RUE TRONCHET, 2

1856

BODLEIAN
25 OCT 939
LIBRARY

LA SENSITIVE DE L'ESPÈCE HUMAINE.

Lecteurs jeunes et vieux, il faut d'abord que vous le sachiez, c'est ici une préface que je cache sous un titre pour vous la faire lire.

Mais, direz-vous, pourquoi donc une préface, puisque nous les détestons? — C'est afin de vous parler de moi-même, de me recommander à votre bienveillance et à votre admiration, par l'examen de cette haute question de philosophie morale : QUELLE EST LA SENSITIVE DE L'ESPÈCE HUMAINE ?

Et d'abord je suppose que, jeunes et vieux, vous avez tous entendu parler de cette plante qui, au moindre contact d'un corps étranger, fléchit ses rameaux, rapproche ses feuilles, comme irritée de cet attouchement indiscret. Cette fleur si

délicate, si pudique, a sa sœur dans la race hu maine, et je viens vous demander laquelle c nos facultés mérite le mieux ce nom ; en un mo dans l'homme, quelle est la sensitive ?

— C'est le cœur, direz-vous, car l'épithète c sensible vient s'y joindre d'elle-même ; on d très bien et constamment : *un cœur tendre, un cœ sensible.*

— C'est vrai, vous répondrai-je ; mais on ne c ni plus mal, ni moins souvent : *un cœur dur, u cœur insensible.* Le cœur n'est donc pas notre se sitive.

— Ne serait-ce pas notre âme ? Car on dit v lontiers : *une âme aimante, délicate, expansive, épa nouie*, qualités qui conviennent également au fleurs ; ce qui rendrait d'autant plus heureu votre comparaison.

— Oui ; mais on dit aussi : *une âme basse, avar cruelle* ; ce qu'on ne saurait appliquer aux bo quets.

— La sensitive humaine serait-elle notre espr qui brille comme la tulipe, répand son parfu comme la rose, s'élève et pivote comme le tou nesol ?

— Non, car notre esprit, bien loin d'être se sible, se moque de tout, même de la vérité.

— C'est donc notre conscience ?

— Hélas ! la conscience se durcit ; et, à force de coups infligés par la passion, elle en vient à ne plus rien sentir. Comment serait-elle la sensitive, cette fleur à la fois si délicate et si fière, qui reprend toute sa beauté, toute sa fraîcheur, dès que notre doigt s'en retire ?

— Qu'est donc notre sensitive humaine ?

— Devinez !

— Je ne puis.

— Eh bien ! la sensitive humaine que tout irrite, même l'ombre de la main qui s'approche, même le sourire de la bouche qui se tait, même le soupçon d'une pensée cachée, la sensitive humaine, plus délicate que le satin, plus douillette que la fleur, sa parente, plus fragile que la bulle de savon, à la fois plus visible que l'aigle dans les airs et plus cachée que la violette sous l'herbe, c'est l'amour-propre de moi, qui vous parle, et de vous, qui me lisez ; l'amour-propre de tout bipède levant volontiers sa tête vers le firmament étoilé. L'amour-propre est le caractère fondamental de l'humanité. Les corps physiques se distinguent par la pesanteur ; les végétaux par l'organisation ; les brutes par la volonté ; mais l'homme seul se signale par la bonne opinion qu'il a de lui-même. On le reconnaît même à distance, à son incommensurable vanité. C'est son caractère constitu-

tif. Comme il n'y a ni corps sans pesanteur, végétal sans vie, il n'existe pas non plus d'hom sans amour-propre. Non-seulement c'est le ractère essentiel de notre espèce, mais c'en encore le caractère dominant. On peut trou un homme sans esprit, sans cœur, sans c science, sans âme; mais jamais, au grand jam sans vanité. Il y a des hommes sans bras, s jambes, sans oreilles; il n'y en a pas sans germe plus ou moins visible ou caché d'u énorme estime secrète de soi-même.

Or, cette plante humaine est si délicate; il si difficile de parler d'un homme, de le regard de le toucher, sans que son amour-propre s irrite, que je me crois autorisé à conclure : No sensitive, c'est la vanité!

Cet axiome posé, je passe au problème s vant : *Comment moraliser les hommes sans les cr quer?*

D'abord, toute morale (un écrivain vaudois quelque valeur, M. Vinet, l'a dit), toute mor suppose une critique. Pour améliorer les peupl les pays, les arts et les sciences dont on par il faut les critiquer; pour plaire au lecteur q doit vous lire, il faut encore critiquer; peut-êt même, pour satisfaire la démangeaison de l'éc vain et l'encourager à tenir la plume, il faut au

lui permettre de critiquer; en sorte que la critique est nécessaire à moi, qui vous parle, à vous, à qui je parle, et à ceux dont je parle : comment donc puis-je faire un livre, si vous m'interdisez de critiquer ? Mais c'est rendre ma plume inutile ! Si je ne dis du mal de quelqu'un, je n'ai plus rien à dire ! Ne pas critiquer, lecteur, c'est vous ôter tout plaisir. Si je ne médis pas de votre prochain, vous n'aurez pas la satisfaction de vous croire meilleur que lui ! Si je tais le mal, que me reste-t-il à dire ? Si je dois faire des éloges sincères, de qui devrai-je parler ? Je puis bien vous flatter, messieurs et dames ; mais je ne peux pas vous admirer.

C'est vrai ; mais alors gare la sensitive ! Elle s'émeut, se recoquille, me montre ses épines et m'envoie son venin. On peut oublier une blessure à son corps, à sa bourse, à son honneur même ; mais à sa vanité, jamais ! Dès lors, je vous laisse à mesurer l'insurmontable difficulté d'écrire sans blesser, ni les habitants du pays que je dépeins, ni le lecteur qui parcourt mon livre, ni l'imprimeur qui le noircit, ni le brocheur qui le ploie, ni le libraire qui le vend, ni le passant qui le regarde derrière le vitrage, et qui, blessé du seul aspect de la couverture,

pense qu'en la choisissant, j'ai voulu l'outrager.

Hélas ! sans le vouloir, que de sensitives j'a blessées ! Sensitive romaine, qui m'intente de procès, m'impose des amendes et m'emprisonne colporteurs et libraires ! Sensitive irlandaise, qu me boude, parce que je n'ai pas déclaré so exposition nationale supérieure aux Expositions universelles ! Sensitive vaudoise, froissée pa des plaisanteries et des caresses ! Sensitive.... Mais ne réveillons pas le chat qui dort encore e qui pourrait bien m'égratigner (1). Lecteur, qu'il vous suffise de savoir que j'ai tant et tellemen irrité, vexé, broyé de sensitives, que je n'ose plu ni bouger, ni parler. Je vais être obligé de déclarer que toutes les religions sont meilleures le unes que les autres ; que toutes les Expositions surpassent leurs rivales ; que tous les peuples sont plus moraux que leurs voisins..... Mais alors qui sait si l'on ne prendra pas mes éloges pou des moqueries ? Je me vois donc réduit au silence. Si, en l'absence de mes critiques, le monde ne se corrige pas, tant pis pour lui ! Je veux désormais trouver tous les hommes humbles, modestes, parfaits !

(1) Depuis six ans, je n'ose pas publier un petit volume intitulé *Comment il faut ne pas prêcher*. Cependant tant de sermons m'*encouragent* qu'à la fin peut-être je m'enhardirai.

Mais calmons cette mauvaise humeur ; soyons juste et reconnaissons qu'il est quelques hommes qui ne se sont pas plaints de mes critiques : ce sont les Bédouins dépeints dans *Mon voyage en Algérie;* en sorte que je n'ai rencontré l'humilité chrétienne que chez des musulmans ! Et encore, qui sait ? Peut-être ces Bédouins ne m'ont-ils pas lu !

Mais enfin ma question est maintenant posée ; la voici, j'en attends la solution : *Comment moraliser les hommes sans les critiquer ?* Jusqu'à l'arrivée de la réponse, on me permettra de publier cette seconde édition du *Tour du lac Léman*, toutefois REVUE ET CORRIGÉE. Cela dit, je mets ici la fin de la Préface de la première édition.

On m'a reproché, et non sans fondement, de viser parfois, dans mes pages adressées aux enfants, plus haut que leur tête, comme si j'avais intention d'atteindre au cœur de leurs parents. L'accusation est fondée, et si c'est une faute, je m'en accuse coupable ; seulement, je désire faire connaître le motif qui m'a dirigé. Peut-être me servira-t-il d'excuse.

Le fait est que je n'ose pas écrire pour *les grandes personnes ;* elles me font peur ! et, bien que j'aie plus d'une chose à leur dire, je tremble à la pensée d'apprendre aux gens ce qu'ils sa-

GENÈVE EN 1826.

GENÈVE.

LE PÈRE. Avant de partir pour notre tour du lac, mes enfants, arrêtons-nous un instant à Genève.

JULES. Oh ! non. Genève, je la connais déjà. J'aimerais mieux entendre de suite le récit d'un voyage que je n'ai jamais fait, que d'écouter la description d'une ville que j'ai vue.

LE PÈRE. Voilà bien votre impatience ! Vous n'êtes pas partis que vous voulez arriver, toujours pressés d'aller où vous n'êtes pas, jamais contents des lieux où vous vous trouvez. Mais apprenez donc à vivre dans le jour présent; vous n'en vivrez pas moins le lendemain. C'est exactement ce que vous faites dans les rues; vous

êtes toujours le nez en l'air, regardant au loin, si bien que vous ne voyez rien à vos pieds. Aussi, qu'arrive-t-il? les curiosités qui vous touchent passent inaperçues, ou bien vous êtes obligés de retourner la tête pour les voir; pendant ce temps arrive un portefaix, un chien, une voiture, et vous êtes salis, heurtés, éclaboussés pour n'avoir pas eu le temps de regarder à vos côtés. De même, à cette heure, impatients de courir les aventures en pays inconnus, vous ne voulez pas écouter sur Genève les détails que peut-être vous me demanderez demain. Cela me rappelle Zizi, commençant son livre de gravures par la fin, et n'y comprenant rien, parce que l'explication s'en trouve au commencement.

Jules. Eh bien, parle-nous de Genève.

— C'était donc à Genève, en 1825...

Adolphe. Papa, où étais-je alors?

— Compte. Nous sommes en 1843, et tu as eu douze ans le mois dernier.

— Ce n'est pas difficile; je suis donc né en 1830.

—Précisément; donc en 1825 tu n'existais pas.

— C'est singulier! je ne puis pas me représenter un temps où je n'étais pas au monde; il me semble que j'ai toujours existé, car depuis que je me connais...

— Sans doute, depuis que tu te connais, il est certain que tu existes. Mais sais-tu pourquoi tu as peine à concevoir une époque où tu n'étais pas au monde?

— Non.

— C'est que toi, comme tant d'autres, tu te fais le centre de toutes choses. Sans t'en douter, tu penses et tu agis comme si l'univers avait été créé pour toi seul. S'il arrive quelque chose de nouveau, ta première réflexion est celle-ci : Que m'en reviendra-t-il? Le feu a pris dans la maison voisine; est-ce qu'il ne pourra pas s'étendre jusqu'à moi? Il pleut, il grêle, le vent souffle et le tonnerre gronde; bon, je n'irai pas à l'école! Le maître est malade; bon, nous aurons congé. Tu vois que si je voulais allonger ce chapelet, la chose me serait facile. Mais, écoute, tandis que tu penses à toi, la maison du voisin brûle; tandis que tu te frottes les mains, ton maître souffre. et la grêle qui te fait rire ravage les moissons du pauvre paysan!

— Mais alors, c'est bien vieux ce que tu vas nous raconter, puisque cela se passe en 1825?

— Il n'y a pas encore vingt ans.

— C'est beaucoup, vingt ans!

— Qu'importe?

— Rien... mais...

— Mais quoi ?

— Oh ! rien...

— Enfin, explique-toi !

— Eh bien, il me semble que ce qui s'est passé jadis ne doit pas être très intéressant. Tout ce qui est nouveau, ou, comme on dit, *moderne*, me paraît mieux fait, plus... enfin, je ne sais pas, mais je crois qu'aujourd'hui on a plus d'esprit, plus de science, et que tout est bien mieux qu'autrefois.

— Et sais-tu pourquoi tu estimes le présent supérieur au passé ?

— Non.

— Parce que tu vis dans ce présent. Comme atome du présent, tu t'accordes une partie de sa gloire. Ensuite, tu n'es pas fâché de te promettre beaucoup d'avantages et de plaisirs des grands perfectionnements introduits pendant ta vie ; tu comptes sur un nouveau progrès chaque jour, et tu espères qu'avant ta mort on enseignera les cailles à venir te tomber toutes rôties dans la bouche...

— Ah ! pas tout à fait.

— Non, mais un peu, n'est-ce pas ? Et penses-tu que de nos jours on fasse mieux les montagnes et les lacs que jadis.

— Ce n'est pas ce que je veux dire ; je parle *seulement* des hommes.

— Je te comprends ; mais moi, je te demande si tu penses que Dieu fût moins capable jadis qu'aujourd'hui de faire un lac et des montagnes.

— Bien sûr que non !

— Or, ce lac et ces montagnes ne sont-ils pas tels quels de magnifiques créations ?

— Sans doute.

— En ce cas, voici ce qu'il en faut conclure : c'est que Dieu, du premier coup, a atteint la perfection ; tandis que l'homme, en faisant des progrès, manifeste encore ainsi sa faiblesse. Pour développer une science, il lui faut des siècles ; à perfectionner un art, il use vingt générations.

— Alors, il ne faut donc pas faire de progrès ?

— Oh ! je ne dis pas cela ; mais je dis qu'il ne faut pas s'enorgueillir de ce qui n'est, après tout, qu'un signe d'ignorance et d'infirmité.

— Eh bien, à présent, j'aimerais tout autant que tu nous parlasses de Genève que du lac et des montagnes.

— Sais-tu pourquoi ?

— Non.

— Parce que, au nom des montagnes et du lac, j'ai rattaché la pensée de Dieu ; or, la pensée de Dieu te rappelle un sermon, de la morale, enfin tout ce qui est bien, c'est-à-dire tout ce qui t'ennuie et te fatigue, comme, par exemple,

ce que je dis dans ce moment. Je veux, à ce sujet, te raconter deux petites histoires.

L'autre jour, je rencontrai aux Tuileries un jeune enfant que promenait sa bonne; je lui mis à la main droite un joli petit livre, et j'allais placer dans la gauche un morceau de sucre d'orge, lorsque l'enfant laisse tomber le livre à terre pour saisir un peu plus tôt le sucre. Tu vois donc qu'il avait, non-seulement plus de goût pour les gourmandises que pour la lecture, mais encore qu'aux deux réunis il en préférait un seul, non pas le livre, mais le sucre. Voilà précisément pourquoi tu préfères Genève à...

— Oui, oui, je comprends; et l'autre histoire?

— C'est encore pourquoi, dans ce moment, tu ne me permets pas d'achever la première. Voici la seconde; elle te touche de plus près :

Une fois, deux petits garçons avaient invité deux jeunes voisins à venir regarder les gravures de leur *Journal des enfants*. A chaque feuillet qui courait sous leurs doigts, l'un des deux expliquait les images par le texte qu'il avait déjà lu, et dont il rappelait en passant les détails les plus amusants. Arrivés vers la fin des récits, l'un des voisins voulut lire quelques phrases; mais le narrateur lui dit : Oh! passe, passe; ce n'est rien, c'est la morale!

Dis-moi, connais-tu ce garçon ? Qui ne dit rien, consent. Avoue donc du moins que toi, comme l'enfant des Tuileries et comme beaucoup d'autres, vous avez une certaine antipathie pour tout ce qui est moral, religieux ; ce qui prouve que votre cœur n'est naturellement ni moral, ni religieux, et que vous avez grand besoin d'être changés par l'Evangile. Rappelez-vous bien cela ; car ce n'est qu'à cette condition que je vais enfin commencer mon tour du lac, précédé de quelques mots sur mon séjour à Genève.

Quant à ce séjour, j'aurais trop à dire. Je me bornerai donc à deux souvenirs : au plus gai et au plus triste. Je commence par ce dernier, car il faut vous dire que depuis quinze ans il fait, tous les deux ou trois mois, l'objet d'un rêve qui me revient toujours exactement le même.

— Quoi ! depuis quinze ans tu fais un rêve, toujours le même ?

— Oui.

— Et un rêve toujours triste ?

— Oui.

— Que rêves-tu donc ?

— Je rêve que je fais mes grands examens d'hébreu et de théologie !

— Mais il n'y a rien de triste, puisque, comme tu nous le disais tout à l'heure, ce sont là de

bonnes choses qui ne doivent pas ennuyer ?

— Sans doute ; mais ce qu'il y a de triste, de terrible, d'angoissant, c'est que je rêve...

— Quoi ?

— Que je ne sais rien ! pas un mot d'hébreu, pas un mot de théologie ! rien enfin des objets sur lesquels les professeurs réunis vont m'interroger ! Dans mon rêve, j'arrive tremblant devant l'assemblée, où se trouvent aussi, comme auditeurs, mes anciens camarades ; je repasse d'avance dans ma tête, non pas ce que je sais, car je ne sais rien, mais ce que je devrais savoir : ma grammaire hébraïque, mes soixante cahiers de dogmatique ; mais pas un mot, pas un pauvre mot ne me vient à la mémoire. Je me creuse la tête, rien ! je souffre, rien ! je sue sang et eau, rien, rien ! On me questionne, je ne réponds pas ; on me questionne encore, je rougis, je pâlis, je tremble, j'ai froid ; je change de place sur mon banc, je croise mes jambes, la droite sur la gauche, la gauche sur la droite. Enfin, quand il s'est écoulé assez de temps pour qu'il soit évident à tout le monde que je suis embarrassé, le professeur me pose une troisième fois la question. Alors, mon angoisse est au comble, et je m'éveille ! Oh ! mes enfants, si vous pouviez vous *faire une* idée de ce rêve affreux, renouvelé pen-

dant quinze ans une fois par trimestre, certainement vous travailleriez plus et mieux que moi, afin de ne jamais rêver que vous faites de mauvais examens!

— Mais, papa, tous ceux qui n'étudient pas bien n'ont pas ce mauvais rêve?

— Il paraît que tu en sais quelque chose, toi qui travailles mal et rêve toujours bien? Mais je te dirai que ce rêve je ne le faisais pas quand j'étais comme toi sur le banc de l'école, et qu'il ne me vint que lorsque j'en fus sorti. Tu vois donc qu'il te reste de tristes espérances! Et pour te montrer que je ne suis pas le seul qui rêve ainsi, je te dirai qu'un de mes amis, aujourd'hui banquier, jadis apprenti négociant sous un maître un peu dur, et chez qui, peut-être, comme moi, il ne travaillait pas très bien, me racontait l'autre jour que depuis vingt ans il fait toujours le même rêve; c'est qu'il est en apprentissage et qu'il n'apprend rien! Je suppose que lui et moi ne sommes pas les seuls, et j'en conclus que vous ferez bien de mieux travailler, si vous ne voulez pas rêver que vous faites de mauvais examens!

— Papa, voilà le plus triste souvenir; maintenant raconte-nous le plus gai.

— Le voici; il conduit exactement à la même

conclusion. Nous avions un condisciple (qui se déridera peut-être en lisant ceci), intrépide travailleur ; il ne perdait pas une heure, bien qu'il eût pu le faire sans danger pour ses examens, car son intelligence répondait à son activité. Il travaillait le jour, il travaillait la nuit, et ne se couchait fort tard qu'avec la crainte de ne pas se lever assez tôt. Son génie inventif, secondant son zèle, imagina donc un singulier moyen pour l'arracher du lit à quatre heures du matin. Il avait depuis longtemps remarqué, que quelles que fussent ses bonnes intentions à son coucher, il avait toujours une peine infinie, au lever, à sortir d'un lit bien chaud pour entrer dans une chambre bien froide, et qu'avant qu'il se fût retourné sur les quatre côtés (oui, un paresseux a quatre côtés pour dormir), avant qu'il se fût rendormi pour un tout petit moment, il arrivait à sept heures du matin !

— Mais, enfin, qu'imagina-t-il donc ?

— Un moment. Il avait une pendule de bois de six francs (c'est la règle, un étudiant est en général aussi pauvre que prodigue), une pendule placée au chevet de son lit, et dont les énormes contre-poids pendaient et descendaient perpendiculairement au-dessus de sa tête. La *pendule de bois* sonnait les heures de son im-

bre criard, mais l'étudiant dormait toujours. Alors il la remplaça par une autre à réveil qui faisait à quatre heures un épouvantable carillon; mais l'étudiant réveillé se mettait un moment les oreilles sous la couverture, et se rendormait bientôt. C'est alors qu'éclata son génie; notre ami monte le contre-poids, et calcule à quel point précis il sera descendu à quatre heures du matin; à cette hauteur il suspend par une ficelle un verre plein d'eau posé sur une planchette à bascule; quand quatre heures arrivent, le contre-poids touche la planche, la planche en basculant renverse le verre, et le verre renversé arrose de son eau froide la figure brûlante de l'étudiant [illegible] du lit. Je vous le demande [illegible]ment, malgré toute la mauvaise volonté, rester dans un lit trempé d'un verre d'eau? comment appuyer sa tête sur un traversin à la glace! Aussi, faisant de nécessité vertu, [illegible] homme sautait en bas du lit, s'habillait, travaillait et passait de bons examens. Je suis sûr qu'il ne s'est jamais repenti de son verre d'eau fraîche! Aussi c'est aujourd'hui un de ces hommes... tel que je souhaite que vous soyez un jour.

— Comment s'appelle-t-il?

— *Son nom* ne fait rien à l'affaire; mais son

histoire, comme la mienne; son verre d'eau, comme mon rêve, prouvent également qu'il faut travailler quand on est jeune, si l'on veut être bon à quelque chose quand on est vieux, et, par-dessus le marché, ne pas rêver qu'on fait de lamentables examens.

JULES. Ah! maintenant le tour du lac.

ADOLPHE. Mais, commence donc!

JULES. Papa, qu'as-tu?

ADOLPHE. Tu parais triste?

JULES. Tu ne dis rien?

LE PÈRE: Assez, mes enfants, assez. Si je me tais, ce n'est pas sans raison. Au moment de commencer un récit où se mêlent les noms de quatre amis, je ne puis m'empêcher de penser que de ces quatre condisciples, il y a quinze ans, parfaitement unis de cœur, d'opinions et de bourse même, deux aujourd'hui sont morts: l'un à vingt ans, l'autre à trente ans; et que les deux autres, après avoir été, chacun de son côté, déchirés par mille épreuves, sont encore maintenant séparés de lieu et de pensée! Que de choses en quinze ans, et que de tristes choses! Nous voilà cinq dans cette chambre; qui sait où nous serons dans quinze nouvelles années? Le sort de ces quatre amis n'est pas une exception. Ce qui leur est arrivé doit nous arri-

ver aussi; et s'il fallait dire ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'en 1858, de nous cinq, deux seront morts, deux autres séparés de demeure et peut-être... (1) Oh ! mes enfants, que ces pensées sont tristes, et cependant qu'elle sont vraies ! Ne vous bercez donc pas trop de ces espérances de vie, de succès, de bonheur dont ces quatre amis se berçaient ensemble, et qui les ont trompés ; une seule espérance ne déçoit jamais, celle qui repose sur Dieu; une seule vie ne donne aucun mécompte, celle de l'éternité ; un seul bonheur ne trompe, celui du ciel.

— Mais, papa, on ne meurt pas ordinairement à vingt ans ?

— Non, pas toujours, mais quelquefois ; et l'ami dont je vous parle en est un exemple.

— Mais il était probablement d'une mauvaise santé ?

— Au contraire ; il avait une santé plus forte que celle d'aucun de nous. Et cependant un verre d'eau glacée, pris au milieu d'une abondante sueur, a suffi...

(1) *Postscriptum ; treize ans plus tard :* Aujourd'hui le premier est exposé aux balles russes en Asie ; le second au fond du Canada en Amérique ; le troisième demande la santé au soleil du midi de la France. Les deux autres sont, l'un cloué sur un fauteuil par la paralysie, l'autre traçant ces lignes, les yeux et la voix épuisés.

— Oh! il est bien facile d'éviter un tel dent!

— Oui, mais il n'est pas aussi facile d'é une poitrine faible, comme l'avait mon se condisciple, mort, comme le premier, à la de l'âge.

— Mais, papa, tout le monde n'a pas la trine faible...

— Voyez, mes enfants, combien sont vair raisonnements dont nous aimons à nous p pour nous promettre une longue vie. Je cite l'exemple d'une mort prévue, et Jul rassure en me disant : « Il est facile d'évite accident. » Je vous cite une mort amenée une constitution délicate, et Adolphe me rép « Tout le monde n'a pas la poitrine faible. je pouvais vous dire d'avance les maladies mourront les deux amis qui restent, vous p riez également ajouter : « On peut les év tout le monde ne meurt pas ainsi. » En s qu'en raisonnant de la sorte, vous pouvez esp ne jamais mourir; mais alors vous êtes sûr vous faire illusion! Savez-vous quelle est la ladie dont il meurt le moins de monde ?

— Non.

— C'est la vieillesse.

— Ah!

— Oui, c'est la maladie dont il est le plus probable que vous ne mourrez pas. Quant à toutes les autres, elles sont également probables, et vous pouvez choisir.

— Papa, comment s'appelaient ces quatre amis ?

— Il en est trois que je ne puis nommer, et auxquels, ici, je donnerai des noms supposés; quant à l'autre... vous me connaissez. J'en viens donc au récit.

— Nous étions en vacances; mais quelles vacances ! Vos maîtres du collége Bourbon sont des fous, comparativement à nos professeurs; on vous donne cinq semaines de congé, on nous donnait cinq mois !

— Cinq mois de vacances ?

— Oui, cinq mois; il est vrai que nous avions la liberté de travailler; mais nous n'en usions pas. Donc, à la fin du quatrième mois, lorsque nous commencions à nous ennuyer furieusement de ne rien faire (car il n'y a pas de travail plus pénible que de se reposer ; et, dans ce sens, nous prenions beaucoup de peine) ; au bout de quatre mois de cette longue fatigue. Edouard, Albert et moi conçûmes, à quatre heures de l'après-midi, le projet de faire un tour du lac. Il ne nous manquait, pour cela, que de l'argent; mais le qua-

trième ami, qui heureusement en avait, et qui ne voulait pas venir avec nous, en nous prêtant dix-huit francs, compléta la somme de cinquante francs dont nous avions strictement besoin. L'argent trouvé, nous partîmes à l'instant.

— Quoi ! sans retenir vos places à la diligence?

— Quoi, toi-même! parce que tu vois quarante mille voitures dans Paris, des omnibus dans toutes les rues, des chemins de fer aux quatre points cardinaux, tu t'imagines qu'il en est de même partout, et qu'en Suisse on est impotent comme en France ! Non, mon garçon ; en Suisse, tout le monde marche, même les Français. Nous en sommes un bel exemple; car tous trois Français, nous partîmes à pied, ayant cinquante francs à dépenser, pour faire ensemble une promenade de quarante lieues en trois jours ! Rien ne rend paresseux comme les voitures, et cependant la paresse qu'elles donnent est le moindre de leurs inconvénients.

— Quels sont donc les autres?

— *Primo*, on s'enrhume plus vite, quand on est ensuite obligé d'aller à pied.

— Ensuite ?

—*Secundo*, on perd l'appétit, car on ne fait pas d'exercice.

— Ensuite?

— *Tertio*, on dépense son argent sans nécessité.

— Ensuite!

— Quoi! ce n'est pas assez : perdre sa santé, son appétit et son argent?

— Oh! si.

— Eh bien, apprenez donc à marcher aussi souvent qu'une voiture ne vous sera pas indispensable; d'ailleurs, ce qui prouve que cela vaut mieux, c'est que la marche est bien plus naturelle que la voiture.

— Pourquoi?

— Parce que nous sommes venus au monde sur deux jambes, et non sur quatre roues.

— Ah!

— Il paraît, Jules, que *Ah!* est ton plus mauvais argument; car tu l'emploies quand tu n'as plus rien à répondre. Mais puisque vous voilà presque de mon avis, je vais vous donner encore une bonne raison; car rien n'est agréable comme de convaincre ceux qui déjà sont à demi convaincus. Ma raison, comme toujours, est une histoire, et je l'intitule :

INCONVÉNIENT DE FAIRE UN TOUR DE LAC EN CHAR DE CÔTÉ.

— Qu'est-ce, papa, qu'un char de côté?

— C'est une voiture telle qu'il s'en trouve beaucoup à Genève, qui présente un dossier où les nôtres présentent une portière, telle que serait, par exemple, la moitié d'un omnibus, avec cette différence qu'au lieu du vitrage transparent, se trouverait un cuir très opaque arrêtant les regards. Donc un certain voyageur partit un jour de son pays...

— D'où?

— Je ne veux pas le dire.

— Pourquoi?

— Parce que ses compatriotes se fâcheraient, et moi je ne veux fâcher personne. Je veux, au contraire, faire plaisir à tout le monde. Ainsi, chacun est libre de penser que mon voyageur en char de côté n'est pas de son pays.

— Mais pourquoi serait-on fâché ?

— Vous allez voir. Un voyageur de son pays vint donc à Genève exprès pour faire le tour du lac Léman. En arrivant, il loue un char de côté, y monte et part sans rien dire au cocher, sinon qu'il veut faire tout de suite le tour du lac, en s'arrêtant deux fois par jour dans les meilleurs hôtels. Le cocher, aussi respectueux que le voyageur était peu communicatif, monte sur le siége et fouette ses chevaux. Or, le char de côté tournait le dos au lac, et les regards du voyageur

tombaient à l'opposé. Mais notre homme était patient, très patient, et il se dit que le lac viendrait à la fin se présenter à ses yeux, sans qu'il prît lui-même la précaution de se retourner. Arrivé à Nyon, le cocher conduit le voyageur dans le meilleur hôtel pour dîner, et va lui-même à la cuisine. Après son repas, pris paisiblement, le monsieur de son pays remonte en voiture, et attend toujours patiemment qu'il plaise au lac de se montrer. Le cocher fouette ses chevaux ; les chevaux franchissent le terrain, et le lac ne se montre pas. La nuit vient ; le voyageur se couche, voit le lac en rêve, en tire bon augure pour le lendemain, remonte dans le char de côté et arrive enfin à l'extrémité du Léman. La route tourne, le char tourne aussi ; mais le voyageur ne se retourne pas, si bien qu'à la fin du second jour il rentre à Genève, monte à son hôtel, et reconnaissant sa chambre. dit avec calme à son cocher : Mais, où donc est votre lac Léman ? Il y a deux jours que nous voyageons, et je ne l'ai pas encore vu.

— Monsieur, dit le cocher, c'est que vous ne vous êtes pas retourné ; le lac était derrière vous.

— Mais alors, c'est la faute de votre char de côté.

— Non; car si nous étions partis par l'au rive, vous auriez vu le lac tout du long.

Vous voyez donc, mes enfants, que mon vo geur aurait mieux fait aussi d'aller à pied qu voiture, à moins qu'il voulût bien condescer jusqu'à se retourner.

Mais je reprends mon récit. Nous sortîmes Genève tous les trois, à quatre heures du s par la porte de Rive.

Il me semble que je me vois encore : j'a un habit neuf, bleu clair, avec des boutons l lants, si bien qu'Edouard et Albert voulaie toute force m'obliger à le poser.

— Pourquoi ?

— Ils prétendaient que mon habit neuf n ferait payer tout plus cher. Mais moi, qui a autant de gloriole qu'ils avaient d'économie tins bon et gardai mon habit. Hélas, il n coûta cher; car dès qu'on nous écorchait un dans les auberges, c'était toujours la faute mon habit; si des guides grognaient en rece notre faible bonne main, c'était la faute de habit; si bien que j'achetais, au prix de sept huit sermons, le plaisir d'un peu de van Voyez-vous, rien n'est cher comme la van C'est la bête qui coûte le plus à tenir à l'écu

Il y a des gens qui lui donnent, en foin et avoine, pour dix, vingt mille francs par an, et qui ne parviennent qu'à se faire moquer d'eux. Il en est d'autres qui sont trop pauvres pour faire une telle dépense, mais qui n'en sont ni moins sots, ni moins ruinés; et quand on fait exactement le budget, il se trouve qu'ils ont plus dépensé en vanité qu'en pain.

— Comment cela ?

— Ecoute ; un homme mange à peu près une livre de pain par jour, ce qui, à 15 c., fait 54 fr. par an. Or, penses-tu qu'il ne dépense pas beaucoup plus en finesse d'habits, en luxe de meubles et recherche de table ? Je vous le répète, rien n'est ruineux comme la gloriole ; si nous savions nous en sevrer, nous amasserions des rentes pour nos vieux jours ; et, ce qui vaut beaucoup mieux, ce serait un signe que nous nous approchons de cette humilité chrétienne qui touche à notre salut. Mais je reviens à mon habit, ou plutôt à notre départ ; car il faut bien me mettre en route, si je veux commencer mon voyage avant de terminer mon récit.

RIVE GAUCHE.

Le souvenir le plus profond que j'aie de ce voyage, dont je ne me souviens guère, est celui de ma fatigue. Nous fîmes d'abord quatre lieues sans nous arrêter ; il nous en restait deux pour arriver à Thonon, où nous pensions coucher. Deux lieues à faire de nuit, à pied, après quatre heures de marche, pour quelqu'un qui n'est pas habitué aux voyages pédestres dans les ténèbres, c'est déjà quelque chose. C'était beaucoup pour moi, et si j'ose dire que ce n'était guère moins pour mes compagnons, c'est que nous commençâmes à demander en chœur une toute petite voiture, ne dût-elle avoir que trois places, y compris le siége sur le devant, et dût le conducteur, comme

le cheval, aller à pied. Ce n'était pas un désir charitable, mais bien naturel. Tâchez de vous représenter exactement notre position : nous étions venus pour voir, et dans ce moment nous ne découvrions rien, pas même notre route ; nous étions venus pour nous promener, et notre promenade, depuis deux heures, s'était transformée en une marche forcée. Si nous suivions le milieu du chemin, nous piétinions dans la boue; si nous prenions un peu à droite ou à gauche, nous tombions dans les ornières ; et si nous suivions les fins bords, nous allions culbuter sur des monceaux de pierres destinées à réparer la route qu'on ne réparait pas; or, comme sur trois voyageurs il s'en trouvait deux à vue basse, nous risquâmes plus d'une fois de nous rompre le cou en tombant sur nos mains.

Voyez-vous, chers amis, il en est des voyages comme d'une belle perspective sur la campagne de loin, rien n'est si beau; de près, rien n'est plus triste, parce qu'on se heurte à chaque pas contre un de ces détails mesquins, fastidieux prosaïques, qui démonteraient la plus vive imagination. On y paye un plaisir de cinq minutes par cinq heures de souffrance. Voulez-vous une belle vue ? il faut monter. Prétendez-vous dîner, il faut attendre et avancer. Avez-vous sommeil ? il

faut marcher encore, ou du moins se laisser secouer, torturer, réveiller dans une voiture. Le voyage est le moment de la vie où l'on fait le moins sa volonté : la route vous fatigue, l'aubergiste vous écorche, les habitants du lieu vous importunent, les curiosités trompent votre attente, et l'on revient à la maison heureux, non d'en être parti, mais bien d'y rentrer. Je ne connais qu'une manière agréable de voyager.

— Laquelle ?

— Devine.

— En chemin de fer ?

— Non; on y risque sa vie.

— En bateau ?

— Non; on y meurt de froid.

— En voiture à vapeur ?

— Non; la fumée vous aveugle et les étincelles vous brûlent.

— En ballon ?

— Non ; l'on s'y casse le cou.

— Mais, comment donc ?

— C'est assis dans un coin de sa chambre, les yeux sur un livre, jouissant d'un récit de voyage. sans se fatiguer sur la route.

— C'est-à-dire que ce voyage est une lecture ?

— Oui, un récit tel que celui je vous fais à

cette heure et auquel je reviens. Nous étions donc bien fatigués, et quoique notre bourse de filoche fût plus longue que gonflée, nous prîmes un char vide qui passait dans ce moment.

Notre cocher n'était pas moins désireux que nous d'arriver à Thonon; car il se faisait tard, et nous avions à craindre que, dans une ville aussi paisible, toutes les auberges ne fussent déjà fermées. La seule espérance qui nous restât était celle qu'avait fait naître un piqueur tout galonné, qui venait de nous devancer à cheval, et qui nous présageait l'arrivée prochaine de quelque prince allemand ou milord anglais. Il était à croire que le courrier allait mettre un hôtel en branle, et qu'à la faveur de la Russie ou de l'Angleterre, nous pourrions encore souper et dormir.

Notre conducteur fouetta donc son cheval pour arriver entre le piqueur et son maître, par cette judicieuse réflexion qu'après l'arrivée du domestique l'aubergiste serait réveillé, tandis qu'après celle de monseigneur, l'aubergiste réveillé ne s'occuperait plus de nous.

Nous voilà donc trottant d'abord, galopant ensuite, et arrivant à Thonon ventre à terre. Le fouet claquait, la voiture roulait, le pavé retentissait, et enfin nous descendons. Une fille

d'auberge, debout sur la porte, semblait attendre. Je l'observai de loin, portant ses regards sur notre voiture et se retournant de temps à autre pour parler aux gens de l'intérieur. Elle avait un tablier blanc, tenait un flambeau de la main gauche et tendait l'autre comme pour ouvrir la portière. J'étais déjà fier de voir l'attention vraiment délicate de la jeune fille pour nous, pauvres inconnus ; aussi me proposais-je bien de l'en remercier. Nous entrons dans la cour, le bruit du pavé redouble, le fouet claque plus fort, enfin la voiture s'arrête tout court. Un garçon d'écurie s'approche, nous ouvre, et nous descendons tous trois en face de la jeune personne qui nous jette un regard, et, sans bouger de place, tourne la tête à l'intérieur et dit avec calme : *Niente.*

— *Niente !* me dis-je, moi qui avais appris l'italien en une seule leçon ; *niente !* nous trois réunis nous ne sommes personne, ni rien ! L'indignation me coupa la pensée (car je pensais sans parler) ; mais enfin je rentrai en moi-même, et me dis que toute ma colère n'empêchait pas que le fait n'eût eu lieu, et qu'en nous voyant tous trois, de près et au complet, une servante n'eût dit : *Ce n'est personne !* bien pire, *ce n'est rien !* En sorte que, moi personnellement, moi

tout entier, j'étais le tiers de rien ! Mes enfants, ma mémoire est si mauvaise, que je crois avoir oublié dans ma vie plus de choses que je n'en a appris, mais je n'ai jamais oublié celle-là. J'en étais vexé, tourmenté ; j'en aurais souffleté la jeune fille. Mais aujourd'hui je reconnais qu'elle avait parfaitement raison : je ne suis rien, absolument rien ; pas plus que vous et pas plus que tout autre. Nous n'avons qu'une valeur imaginaire, que nous nous donnons à nous-mêmes, ou que nous attribue le monde ; mais devant Celui qui nous connaît, devant Dieu de qui tout vient, nous ne sommes par nous-mêmes que des zéros isolés ! Nous empruntons toute notre valeur de l'unité, c'est-à-dire du Créateur mis à nos côtés.

— Mais, papa, est-ce que nous ne sommes rien du tout ?

— Si bien, nous sommes quelque chose ; mais quelque chose qu'il vaudrait mieux n'être pas : de pauvres petits êtres pétris d'égoïsme, bouffis d'orgueil, qui veulent qu'on s'occupe d'eux et qu'on les admire, même avant de les connaître, tel que moi, m'attendant aux prévenances d'une servante qui ne m'avait jamais vu, et auprès de laquelle je n'avais d'autre mérite que de l'avoir empêchée d'aller se coucher. Oui, *niente*,

niente, niente! voilà tout ce que nous valons tous ensemble et chacun en particulier.

Cependant, la vanité blessée ne nous empêcha pas de sentir notre appétit; on nous fit entrer dans la salle à manger, où déjà se trouvait servie une jolie petite table. Albert, non moins présomptueux que moi, allait y prendre place, lorsque la servante piémontaise nous cria : « Par ici, par ici ! » et nous mit dans un coin de la salle, autour d'une table n'ayant encore pour nappe que des taches de graisse et de vin. Nous nous regardâmes tous trois. « En tout cas, dis-je à mes camarades, cette fois ce ne sera pas la faute de mon habit. » Mais enfin, comme nous avions de l'argent en raison inverse de notre prétention, nous ne fûmes pas fâchés d'être traités simplement, même à côté d'une table splendidement servie.

Vous avez déjà deviné, mes enfants, que ce n'était pas nous qu'attendait la servante piémontaise, ni à notre intention que se dressait proprette la table mise, ni pour nous fêter que s'agitait toute la maison illuminée, affairée et bruyante, mais bien pour le prince allemand ou le milord anglais. Je me trompe : prince ou milord, comme nous-mêmes, c'était *niente;* mais ce qu'on attendait, ce qu'on allait saluer, servir, honorer,

adorer même, c'était leur argent. Cette pensée me rendit presque fier en rabaissant à mon niveau ce grand seigneur; tant il est vrai que, nous sentant petits, petits, nous sommes obligés, pour nous élever, à rabaisser les autres. Toujours et toujours *niente, niente!*

Ainsi remis à notre place, c'est-à-dire parlant bas, et priant au lieu de commander, nous demandâmes du poisson et des pommes de terre frites. Oui, des pommes de terre frites; et si je me le rappelle si bien, c'est qu'on n'oublie jamais ce qu'on aime : or, je suis fou des pommes de terre frites. Quant à notre demande de poisson, elle vous est expliquée par la proximité du lac; au reste, ce qui vient ici au secours de ma mémoire, c'est que, pendant tout le voyage, nous demandâmes partout du poisson et des pommes de terre; et ce qui vous fera comprendre ce choix toujours le même, c'est qu'il promettait le bon marché. Je lisais l'autre jour, dans l'ouvrage d'un illustre touriste, qui aime mieux faire de l'esprit que dire la vérité, qu'il fallait dépenser 35 fr. par jour pour voyager en Suisse, ce qui aurait dû faire 315 fr. pour trois jours à nous trois. Or, moi, je déclare que nous n'avons pas dépensé plus de 50 fr., ce qui fait six fois *moins, et* nous avons voyagé, comme le dit le

littérateur touriste, tantôt à pied, tantôt en voiture, voire même en bateau à vapeur. Vous voyez donc que tout le monde ne marche pas comme Alexandre le Grand.

— Mais, alors, ce touriste a menti.

— Pas précisément.

— Alors, toi-même tu te trompes?

— Pas davantage; mais voici l'explication. Avec un peu d'élasticité de conscience et un peu de souplesse dans la langue, on prouve tout ce qu'on veut. Si vous ne me comprenez pas bien, vous saisirez mieux ma pensée quand je vous dirai que l'exagération et le mensonge sont à droite et à gauche de la vérité. Or, vous comprenez que si, partant de ce milieu, deux hommes marchent en sens contraire, ne fissent-ils chacun que la moitié du chemin, ils se trouveront bientôt aux deux extrémités; c'est-à-dire l'un par rapport à l'autre sera dans une complète erreur. Le chat était blanc, dit l'un; il était noir, dit l'autre; le fait est que le chat était gris. Qui donc a dit la vérité? Aucun. Qui donc a dit faux? Tous deux. Voilà ce qu'on appelle dans le monde une amplification, et dans l'Evangile un mensonge.

Nous attendions encore nos pommes de terre frites, quand le pavé de la cour retentit de nou-

veau ; mais cette fois sous les huit fers de deux chevaux et les quatre roues d'une chaise de poste. La servante, qui, dans ce moment, daignait mettre notre couvert et même nous parler, jeta brusquement sa serviette sur la table et courut à toutes jambes au-devant de Sa Grandeur ; car c'était bien elle qui venait d'entrer. Ce fut pendant une heure un brouhaha à ne plus s'entendre : on appelait du haut, on répondait du bas ; tandis que nos pommes de terre frites, oubliées sur la table de la cuisine, se refroidissaient dans leur jus. Albert prit le parti le plus sage : il mit sa serviette sur son bras, courut à la cuisine, et, rentrant un plat à chaque main, nous dit du ton le plus sérieux :

— Messieurs, vous êtes servis.

Cette fois la plaisanterie, ou le fumet du souper, nous fit partir par un éclat de rire. Cette gaieté était de bon augure, comme vous allez voir.

Monseigneur se présenta, se mit à table et mangea comme un simple mortel, se servant de ses deux mains et portant à sa bouche...

— Tu ris, toi Jules?

— C'est bien sûr que je ris ! comment pourrait-on manger, si ce n'est en se servant de ses mains et portant à sa bouche?

— Eh bien ! mon garçon, tu es plus philo-

ophe que moi; car, à ton âge, il me semblait oujours que les illustres personnages devaient igir en toutes choses autrement que de simples nortels. Un prince se mouchant, un roi se faiant la barbe, une princesse commandant son îner, tout cela me paraissait impossible, ou du noins il me semblait que Leurs Excellences deraient faire ces mêmes choses tout autrement que nous, pauvres bourgeois. Mais depuis que j'ai vu dîner notre prince ou milord, j'ai compris que les grands faisaient exactement comme les petits, et n'avaient de plus qu'eux qu'un nom, des préentions... et la sottise de leurs admirateurs.

— Il n'y a donc personne véritablement grand ?

— Si, bien, mon garçon : ce sont ceux qui s'estiment eux-mêmes tout petits et qui, étant es premiers, se sentent les derniers; en un mot, les hommes véritablement grands sont les hommes véritablement humbles.

Pour en revenir à notre grand seigneur, il îna donc et copieusement; car il ne souffla pas n mot. Il était seul à table, et la servante était eule pour lui. S'il voulait un plat, il le montrait lu doigt, et le plat venait se placer sous sa main. Quand il eut goûté de tout, on servit le dessert. Monseigneur parcourut des yeux la poire, le

biscuit et les raisins, et, sans toucher à rien. dit, en se tournant vers la fille, un seul mot que je vais écrire tel qu'il le prononça :

— *Tchize.*

La Piémontaise ne bougea pas; elle crut que monseigneur avait éternué.

— *Tchize*, répéta le dîneur.

— Qué? dit la servante en faisant une grimace et avançant l'oreille droite pour mieux entendre.

— *Tchize*, répondit imperturbablement le gastronome.

— Quoi? une chaise? dit la pauvre fille criant pour se faire mieux comprendre.

— *Tchize*, fit toujours notre homme avec le même calme, la même immobilité et les deux mains sur les deux cuisses, *Tchize!*

Cette fois la servante va prendre une chaise, la lui porte sous le nez et lui répète en criant plus haut et prolongeant le mot : Une chaise?

Toujours digne et toujours calme : *Tchize*, répète monseigneur.

— Mais que veut-il donc? dit à haute voix la Piémontaise se parlant à elle-même. Et nous trois étudiants de rire et d'étouffer nos rires en nous fourrant la serviette dans la bouche ! Nous n'en pouvions plus de gaieté, la servante n'en

Tschiout — Une chaise?

pouvait plus de tristesse, et l'étranger sans effort et sans trouble persistait dans son éternelle répétition.

Enfin la jeune fille, qui jusque-là nous avait oublié dans son triomphe, se ressouvint de nous dans sa détresse; et, s'adressant à Edouard, lui dit :

— Comprenez-vous ce que veut cet homme avec son baragouin ?

— Il vous demande du fromage.

— Eh ! que ne le disait-il plutôt ! Il y a deux heures qu'il me crie : *Tchize, tchize ;* s'il avait dit seulement du fromage, j'en aurais donné et tout était fini.

Cette fois nous ne pûmes plus nous contenir. Albert se renversa sur sa chaise en éclatant de rire; Edouard, qui venait d'avaler de travers et qui voulait rire aussi, se leva et parcourut la salle riant et toussant; moi je m'enfonçai dans l'angle du mur, protégé par la cheminée et faisais mille efforts pour manger et ne pas rire. Enfin le fromage arriva; monseigneur en prit deux fois pour aider sa digestion, et sortit, sans rire, ni pleurer.

— Papa, et la morale de ton histoire?

— Mon garçon, c'est que tu feras bien d'apprendre l'anglais et l'allemand, avant de voya-

ger en Angleterre ou en Allemagne; et que dans ce but tu feras bien aussi de travailler un peu plus et un peu mieux.

— Oui, mais moi je sais dire fromage en allemand et en anglais !

— Et sais-tu dire vanterie?

— Non.

— Eh bien, vas apprendre ce mot dont tu connais si bien la chose, ensuite nous reprendrons notre voyage.

Le lendemain nous partîmes de bonne heure, et nous fûmes bientôt en face de Ripaille.

Jules. Ripaille? je connais ce mot.

Adolphe. Tu l'as vu sans doute dans ta géographie?

— Non, non, je l'ai entendu dire pour tout autre chose que pour une ville, une montagne ou une rivière. C'était à la fête du maître de la pension; après un bon dîner, nous voyons entrer un professeur qui arrive quand nous avions tout bu et tout mangé, et il nous dit : « Ah ! vous avez fait ripaille? » Depuis lors je me suis toujours rappelé ce mot et la cuisse de poulet que j'avais à la main.

— Eh bien, mon garçon, tu as maintenant une juste idée de ce que signifie *faire ripaille. C'est manger* bon, beaucoup et sans besoin.

— Oui, je comprends.

— Et de plus, c'est être gourmand et goulu.

— Ah!

— A mon tour je comprends; tu t'es vite reconnu. Eh bien, ce qui vous étonnera, c'est que l'expression *faire ripaille* a pris son origine dans les lieux dont je vous parle, parce que leurs habitants étaient réputés, dans le monde entier, pour la bonne chère qu'ils y faisaient.

— Mais, quel était ce lieu?

— Un couvent.

— Et ces gourmands?

— Des moines.

— Vr[illegible]t! Mais j'ai toujours cru que les moines étaient des religieux?

— En effet, ils commençaient ordinairement ainsi; mais ils finissent souvent comme à Ripaille. Tenez, voici en abrégé l'histoire d'un couvent à cette époque; et, hélas! à peu près dans tous les siècles.

Un homme sérieux, mais qui se fait de fausses idées de la piété, prend la résolution de se séparer du monde pour échapper aux passions, sans songer que les passions, enracinées dans son cœur, le suivront dans la solitude aussi bien que dans la foule. Il se construit un petit ermitage sur le sommet d'une montagne ou dans le fond

d'une vallée, mais en tout cas dans un lieu retiré. Là, il prie, vit d'aumône, et bientôt obtient (je ne dis pas qu'il mérite) obtient une réputation de sainteté ; on en parle dans le voisinage ; on le vénère, on le charge de prier pour les autres, et chacun lui apporte en payement quelques légères provisions. Bientôt sa renommée se répand ; des compagnons de solitude lui arrivent ; il les soumet à telle ou telle règle ; par exemple au célibat, à la pauvreté, à l'obéissance envers lui-même. Quelquefois il leur impose des macérations volontaires et inutiles ; par exemple, garder le silence, coucher sur le bois, se vêtir de laine, porter une ceinture garnie de poi[illegible], se lever la nuit pour prier sur les froides dalles de l'église, jeûner pendant des mois, et tant d'autres pratiques funestes à la santé, inutiles à la sanctification, et condamnables devant Dieu. Mais enfin, le peuple, qui juge la sainteté d'une chose par sa dureté, se laisse prendre à ces vaines apparences, vénère ces moines, leur apporte mille objets ; quand le peuple ne les apporte pas, les moines vont les chercher. Ainsi, par la mendicité d'un côté, et la vente des prières de l'autre, ces couvents s'enrichissent. Alors la sévérité de la règle fléchit ; les moines ont des apprentis qui l'observent *à leur place* ; ils obtiennent pour eux-mêmes

des dispenses du pape pour tout ce qu'il leur plaît de ne pas faire; la bure grossière du manteau, est remplacée par le drap fin; la simplicité par le luxe; les macérations par la mollesse; les jeûnes par de bons repas; et le célibat par la débauche! On a vu des couvents posséder la moitié du pays, nourrir des centaines de chevaux, ouvrir des galeries de peinture, faire venir des denrées de tous les bouts du monde, et, pour fournir à ces désordres, pressurer le pauvre peuple sous prétexte de faire pour lui de « longues prières! » Voilà comme on servait Dieu! ou plutôt comme on servait Satan! Aussi qu'arriva-t-il? quand l'abondance avait produit le désordre, le désordre amenait la division; les moines se disputaient, se battaient; et leur ordre discrédité tombait enfin anéanti. Telle est l'histoire de presque tous ces prétendus religieux.

— Mais quel était le chef de ces mangeurs à Ripaille?

— Le pape Félix V.

— Quoi! un pape?

— Oui, un pape.

— Mais les papes vivent à Rome?

— Oui, quand il n'y en a qu'un; mais à cette époque il y en avait deux: l'un en Italie et l'autre en Savoie.

— Je croyais qu'il n'y avait jamais plus d'un pape à la fois ?

— C'est la règle, mais la règle n'est pas mieux suivie ici que dans les couvents; et par exception, on a vu jusqu'à trois papes en même temps.

— Il y avait donc le pape des Romains et le pape des Savoyards ?

— Non, chacun prétendait être le pape de tout le monde.

— Mais alors, ça ne pouvait pas aller ?

— Aussi, cela n'allait-il pas. Le pape Félix V maudissait (1) le pape Eugène IV. Le pape Eugène IV maudissait le pape Félix V.

— Et il n'y avait personne pour les mettre d'accord ?

— Si, bien; il y avait le Concile de Bâle qui maudissait le Concile de Constance, et le Concile de Constance qui maudissait le Concile de Bâle; au milieu de toutes ces malédictions, l'Eglise entière vivait dans le désordre, et les peuples scandalisés n'échappaient à la superstition que pour tomber dans l'incrédulité.

— Il me semble que dans ce temps-là il ne devait pas faire bon être pape?

— Aussi Félix V, qui avant d'être pape s'ap-

(1) Le mot propre est *anathématiser;* mais maudire, son équivalent, *sera mieux* compris de nos jeunes lecteurs.

pelait Amédée VIII, duc de Savoie, ne tenait pas beaucoup à cette dignité ; car il hésita longtemps à l'accepter, lorsque les députés du Concile de Bâle vinrent la lui offrir.

— Pourquoi hésita-t-il à accepter la place de pape ?

— Parce qu'il était obligé de faire couper sa longue barbe (1).

— Pas possible !

— Dis donc que ce n'est pas probable ! mais tu connais ce vers de Boileau.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

— Enfin, s'y décida-t-il ?

— Oui, mais tout juste ; car, quelques années plus tard il abdiqua.

— Quoi ! il abdiqua pour reprendre sa barbe ?

— Non, mais pour revenir à Ripaille faire bombance. Voilà, mon enfant, les dégoûtants abus que les hommes ont fait de la sainte reli-

(1) Ce n'est pas notre faute si ces choses-là sont risibles ; car elles ne sont pas de notre invention. Voici ce que nous lisons dans un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*, en 16 volumes, publié à Cologne aux dépens de la *Compagnie*, en 1752 : « Quand il sut « qu'on l'avait élu pape, il témoigna en être fâché, et ne consentit « à son élection qu'après avoir versé beaucoup de larmes, et crut « faire un grand sacrifice en laissant couper sa barbe, qui était « d'une longueur extraordinaire et à laquelle il était fort attaché. » (Tome VII, page 182.)

gion ! Que ceci vous montre qu'il est deux choses difficiles à concilier avec le christianisme : les richesses d'abord, car Jésus a dit : « Il est difficile à ceux qui se confient aux richesses d'entrer dans le royaume des cieux ; » la puissance ensuite : aussi ce même Sauveur a dit encore : « Mon règne n'est pas de ce monde. » Défiez-vous donc de ces deux tentations pour vous-mêmes ; car on peut abuser de la fortune sans être moine, et de l'autorité sans être pape. Enfin réjouissez-vous de n'avoir pour maître ni moine, ni pape, mais uniquement votre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.

— Ce qui m'étonne le plus dans tout ceci, c'est qu'on puisse hésiter entre un trône et une barbe.

— Et moi ce qui me surprend, c'est que tu en sois étonné !

— Pourquoi ?

— Parce que tu connais fort bien un petit garçon qui, l'été dernier, se laissa persuader qu'en se frottant la lèvre supérieure avec une certaine pommade il faciliterait la pousse de son poil follet, et que bientôt ce léger et blond duvet deviendrait noir et touffu. Or, tu sais tout aussi bien que moi que le conseil fut suivi, la lèvre frottée, et que le lendemain, à la place de la moustache, se

trouvait une plaie rouge gracieusement arrondie, jusque sur la joue! Or, si ce petit garçon est assez sot pour croire qu'à l'âge de onze ans des moustaches vont lui pousser, assez vaniteux pour le désirer et l'acheter même au prix de huit jours de démangeaison, il me semble qu'après tout cela tu peux bien comprendre qu'un homme fait hésite à couper sa barbe.

— C'est égal, je ne peux pas comprendre que l'on hésite entre des moustaches et un trône.

— Eh bien, puisque j'ai tant de peine à te persuader, il faut que je te raconte une histoire qui a commencé lorsque tu es venu au monde, et qui dure encore; en sorte que toi-même en es témoin et peux en vérifier l'exactitude. Je l'intule :

HISTOIRE DES BARBES ET DES MOUSTACHES DEPUIS 1830, ET LEUR INFLUENCE SUR LE CARACTÈRE FRANÇAIS.

Avant la révolution de juillet, personne, en France, ne portait de moustaches, excepté les officiers; ni de barbe, si ce n'est les rabbins. Mais lorsque le peuple de Paris, de Lyon, de Rouen et de la France entière se fut transformé en un peuple de héros et en garde nationale, les moustaches poussèrent de toutes parts; le simple

ouvrier, le décrotteur, le portefaix, tout le monde s'en noircit la figure. Il en résulta qu'à la place de l'air enjoué qu'ils avaient auparavant, tous prirent un air sérieux, ne fût-ce que pour éviter le contraste de la moustache et du sourire. Je me rappelle que la vue d'un balayeur de rue en moustaches me peinait, me froissait, ou plutôt me faisait pitié ! Le contraste de l'habit déguenillé, des traits benêts, de la démarche efféminée, des occupations pacifiques, avec la moustache guerrière, était si désagréable pour moi, que j'aurais presque dit à l'oreille de ces pauvres gens qu'ils n'en étaient ni plus valeureux pour avoir quelques poils sur la lèvre, ni plus beaux pour être mâchurés, et qu'à coup sûr ils en étaient beaucoup plus ridicules. Enfin, la moustache tomba dans un tel discrédit, qu'un colonel, honteux de la porter, lui et ses soldats, fit un jour raser tout son régiment, et défendit de laisser pousser un seul poil sous peine de salle de police. Voilà la première période de mon histoire.

Mais bientôt, soit que tout le monde n'eût pas la lèvre supérieure également bien fournie, soit que d'autres eussent quelques défectuosités à cacher sur leur figure, on en vint à joindre aux *moustaches* les favoris, épais et longs, si longs

et si épais, qu'ils couvrent les deux joues comme la visière abattue d'un casque de dragon. Cela ne suffit pas; il fallut que ces cordes noires vinssent se nouer sous le menton. Ce n'était pas encore assez; on laissa croître la barbe partout où elle voulut, aussi longtemps qu'elle put, jusqu'à ensevelir la figure sous une forêt de broussailles bien ou mal peignées. Oh! c'est pour le coup que le caractère national devint sérieux! Personne ne riait plus; le peuple parlait politique au coin des rues; les enfants s'abonnaient aux grands journaux; les feuilles publiques ne racontaient plus que des accidents et des meurtres; tout le monde se promenait gravement, se redressant, boutonnant son habit jusqu'au cou; marchait la jambe raide et prenait l'air de penser à quelque chose. Les étudiants surtout, depuis cette époque, me paraissent bien plus posés, bien qu'ils ne fassent pas de meilleurs examens. Telle est la seconde période de mon récit.

Il y avait encore un progrès à faire. Jusqu'ici l'épidémie barbue n'avait guère gagné que la jeunesse de vingt à quarante ans (oui, en France, on est encore jeune à quarante ans, de caractère, du moins). Mais enfin le mal s'étendit en haut et en bas. En haut, l'on vit des vieillards, qui semblaient devoir être préoccupés de pensées

sérieuses, laisser pousser une barbe grise ou blanche, portant dans sa couleur sa propre condamnation; en bas, les jeunes gens de quinze à vingt ans furent si impatients de voir s'allonger et s'épaissir un poil encore rare, qu'ils assiégèrent partout les boutiques des perruquiers-coiffeurs pour demander des moyens de favoriser les bonnes, mais lentes dispositions de la nature. Il se fit alors une telle consommation de pommade du lion, qu'il n'y eut plus un journal exempt de ses annonces, plus un parfumeur exempt de son tableau : tous ses vendeurs firent fortune, mais les moustaches ne poussèrent pas; en sorte qu'il fut bien constaté que cette découverte, comme tant d'autres, ne devait pas répondre à l'attente du public bienveillant.

Eh bien! tandis que chimistes et perruquiers perdaient leur temps en de vaines tentatives pour découvrir ce qui faisait pousser les moustaches, moi, qui vous parle, j'ai fait seul la véritable découverte!

— Vraiment?

— Oui, je connais un ingrédient mystérieux qui fait porter infailliblement barbe, moustaches et favoris.

— Oh! papa, dis-le nous!

— En voulez-vous donc user?

— Non; mais enfin, je ne serais pas fâché de le connaître.

— Eh bien, puisque c'est pour vous instruire, et non pour en faire usage, que vous voulez connaître son nom, je vais vous satisfaire; mais gardez-moi le secret!

— Adolphe. Je te le promets!

— Jules. Oh! oui.

— Le père. Eh bien, ce qui, sous la latitude de la France, fait pousser barbe, moustaches et favoris, c'est...

— Quoi?

— C'est...

— Quoi donc?

— C'est la vanité.

— Ah!

— Oui, *ah!* C'est la vanité, qui, ne sachant plus où s'en prendre, s'attache à la barbe, et c'est le seul ingrédient assez puissant pour obtenir un tel résultat. Comment, en effet, comprendre que, sans une énorme dose de vanité, un homme puisse se décider à s'embarrasser la figure d'une véritable perruque, qu'il faut sans cesse peigner et repeigner? Comment, sans vanité, pourrait-on se soumettre à faire passer chaque morceau de pain, chaque cuillerée de soupe, chaque bouchée de viande dégouttante

de son jus, dans une forêt de poils qui semble placée autour de la bouche pour en défendre l'entrée, et qui, pendant le repas, suinte de graisse et de vin? Comment, sans une ridicule vanité, mettre ce contraste entre sa barbe si sérieuse et ses pensées si légères, ses moustaches si terribles et son caractère si bénin? Pour moi, j'avais bien toujours pensé que l'homme avait dans son cœur un principe fécond de niaiserie, comme sous sa peau un principe de barbe puissant; toutefois, j'avoue que je ne me faisais pas encore une juste idée de l'énergie de ces deux principes; mais, depuis que je vois croître chaque jour une nouvelle barbe, c'est pour moi comme une révélation sur chaque individu, et je me dis, en regardant sa moustache naissante : Encore une vanité qui pousse; encore une vanité cachée qui se met au jour! En sorte que la barbe et les moustaches m'en ont plus appris sur le caractère de l'homme, depuis treize ans, que je n'en avais appris en toute ma vie avec le secours de mes propres réflexions.

— Papa?

— Qu'est-ce?

— Et le lac Léman?

— Ah! c'est vrai, j'oubliais. Eh bien, pour le *coup je* vais me débarrasser tout de suite de ma

âche de touriste, et une fois que je vous aurai lonné ma description, j'espère que vous n'y eviendrai plus. Voyons, quelle description vouez-vous? poétique ou véridique?

— Poétique.

— Le lac Léman, le plus beau lac de l'Europe, baigne de ses eaux bleues, paisibles et transparentes, les deux contrées les plus accidentées du globe. Sur sa rive occidentale se déroule le riche canton de Vaud et ses trente villes ou villages, propres, actifs et coquets; vous croiriez voir de loin ces brillants coquillages d'or et de nacre que le flot apporte et étale sur le rivage de la mer, pour témoigner de la richesse du liquide élément. L'œil du voyageur charmé se plaît à doubler ces beautés en les cherchant encore reflétées, pures et tremblotantes dans le miroir des eaux. Que ne peut-on doubler ainsi toutes les joies de cette terre et tous les jours de cette vie! Mais, hélas! le lac Léman, comme la vie de l'homme, n'est pas toujours paisible. Bien des fois la tempête le bouleverse, blanchit sa surface d'écume, heurte, brise et engloutit les frêles embarcations ou les puissants steam-boats. Le mal de mer n'est pas inconnu sur les eaux du Léman. D'autrefois, tout en restant paisible à sa surface, le lac, dans le fond de ses abîmes

(encore ici comme la vie de l'homme), gronde, s'agite, se soulève, et, en quelques heures, sans causes apparentes, monte au loin sur les prairies qui semblent l'appeler par leur douce pente, tandis que sur d'autres points du rivage il gravit d'une coudée le mur superbe qui lui présente sa digue inébranlable. Sa retraite est aussi prompte et aussi mystérieuse que son attaque. C'est encore la colère humaine qui s'enflamme et s'éteint, qui bouillonne et se calme, sans qu'on puisse en donner jamais une raison plausible. Mais, hélas! ce n'est pas même la plus triste analogie entre ces deux existences. De loin, le lac Léman paraît paisible; à peine une ride légère vient-elle mourir sur ses bords : sa vaste étendue présente l'aspect d'une immense surface d'acier poli et brillant. Mais, confiant en ce calme trompeur, montez sur ce frêle esquif, et dès que votre bras distrait aura porté votre rame rêveuse au sein des eaux profondes, vous serez subitement réveillé de vos douces pensées par l'oscillation perfide de votre batelet. Alors vous reprendrez la rame d'une main qui s'efforce d'être vigoureuse et qui tremble. Le vent, insensible sur le rivage, est ici froid et violent; l'eau, paisible vue de loin, est houleuse sous vos pieds, et cependant aucune tempête ne s'est levée;

seulement vous êtes venus vous jéter au centre de cette vie calme en apparence, et là vous l'avez reconnue pour ce qu'elle est en effet : troublée, tourmentée et menteuse au spectateur, qui ne la contemple que de loin.

Pour voir le Léman dans toute sa beauté, ce n'est pas sur les bords qu'il faut descendre, c'est au sommet d'un des pics qui l'entourent qu'il faut monter : au Signal de Lausanne, ou sur la plate-forme de l'église à Montreux. Rien n'est à la fois sévère et gracieux comme ce dernier point de vue : à gauche et en face, des montagnes à pic; à droite s'étendant au loin, le lac que vous suivez jusqu'à Genève, en imagination et non des yeux, car la côte vous dérobe la vue de cette ville; à vos pieds, le sombre château de Chillon qui semble avoir jeté ses fondements, non sur la terre, mais sur les eaux. Non loin de là, Villeneuve à l'extrémité du lac, où commence un large ruban bleu qui se déroule lentement et pose sa gracieuse ceinture sur toute la longueur du Léman. Au Signal de Lausanne, au contraire, plus de sombres et prochaines montagnes, mais un immense et superbe amphithéâtre de montagnes blanchies par les neiges et disposées en longues lignes les unes derrière les autres, comme les marches d'un escalier de géant. Plus loin...

— Papa, voilà ta description poétique; tenant la véridique, s'il te plaît.

— La voici : je vous assure que tout c très beau ; mais il faut le voir et non le lir s'en faire une juste idée. J'ai toujours ren que le lieu qu'on me décrivait d'abord, et voyais ensuite, n'était jamais semblable même ; la description, bien qu'elle eût été avait pris, en traversant mon esprit, des nu des contours et des proportions qui m' propres, et elle me donnait finalement un différente, et de la nature, et de l'idéal d cripteur. Aussi suis-je bien convaincu même description, écoutée par vingt a produirait sous leurs pinceaux vingt ta différents, tandis que la nature, copiée du point de vue, n'en produirait qu'un seul, seul reconnu par tout le monde. Que s donc si la poésie s'en mêle? elle exagérer un sens ce que votre imagination exagérer l'autre. L'écrivain poëte prendra son v dieux, et, vous, son lecteur, volerez enco dessus sa tête et plus vite que lui..., à que, comme moi, vous ne le laissiez parti dans la crainte de vous fatiguer à prend fausses idées en route.

— Mais, papa, tout cela n'est pas la d

tion véridique que j'aimerais que tu nous fisses, ne fût-ce que pour la comparer avec la précédente.

— Volontiers. Comme je vous l'ai dit, que vous soyez placés à Genève, à Lausanne ou à Montreux, le spectacle est vraiment magnifique; mais quant au croissant que présente le lac, il est arrondi d'un bout et pointu de l'autre; à l'égard du ruban bleu du Rhône traversant les eaux vertes du Léman, je ne l'ai jamais vu. Je crains bien qu'il n'ait jamais traversé autre chose que l'esprit d'un premier touriste que les autres ont copié. La rive suisse du lac n'est pas occidentale; j'ai choisi ce mot parce qu'il frappe agréablement l'oreille et l'imagination : pour être exact, c'est nord-ouest que j'aurais dû dire. Quant aux steam-boats, c'est bateaux à vapeur qu'il fallait; et, de plus, je les ai fait s'entre-choquer et s'engloutir, ce qui suppose, contre la vérité, qu'ils y sont aussi nombreux que les bâtiments dans les ports de Marseille ou du Havre, tandis qu'il en est des bateaux à vapeur sur le lac Léman, comme du troupeau de don Quichotte dans la prairie :

« Il achète au boucher deux moutons,
« Et sur les bords du Tage, dispersant son troupeau...»

Mais je m'aperçois que, pour le plaisir de faire de la poésie, je manque encore d'exactitude; car si don Quichotte n'avait que deux moutons, le lac Léman a, si je ne me trompe, trois bateaux à vapeur. Toujours leur est-il, dès lors, assez difficile de se heurter : je n'ai jamais appris qu'aucun d'eux soit descendu au fond de l'abîme, qui, en tout cas, n'est qu'à quelques pieds de profondeur sur les bords, où se tiennent prudemment ces bateaux. Il est très vrai que, parfois, le lac se soulève et déborde; il est tout aussi vrai qu'on ignore la cause de ce débordement, même après toutes les savantes explications qui ont été données de ce phénomène (car, voyez-vous, moi je ne crois guère aux savantes explications). Ensuite les douces pentes de la prairie n'appellent pas du tout le lac, pas plus qu'on ne mesure l'ascension de l'eau par coudée. Quant à la surface d'acier poli et brillant, je ne l'ai mise là que pour ne pas dire miroir, comme tant d'autres l'avaient dit avant moi. L'expression frêle esquif, que j'ai employée au risque de n'être pas compris de vous, signifie tout simplement petit bateau, comme on en loue aux Eaux-Vives à Genève au prix d'un florin par heure. Enfin leur oscillation n'est pas perfide, il n'y a *que l'homme* qui le soit, pas plus que l'onde

n'est menteuse, le mensonge étant le triste privilége de notre race. La preuve en est que pour faire de la poésie, j'ai dû faire presque du mensonge. Oh! chers enfants, soyez poëtes, tant qu'il vous plaira; ayez de l'imagination, tant que vous pourrez; mais avant tout, je vous en supplie, soyez exacts! Comme Boileau, nommez un chat un chat, et n'allez pas, pour faire de l'effet et du style, manquer à la vérité; pour embellir vos paroles n'enlaidissez pas vos pensées; et pour avoir de l'esprit, ne tuez point votre âme.

— Papa, pourquoi donc n'aimes-tu pas les explications savantes?

— C'est encore par amour du simple, du certain et du vrai; mais aussi par souvenir d'une petite anecdote que je vous garantis *m'avoir été racontée*, et que voici :

Un professeur genevois, dont le nom ne fait rien à l'affaire (1), se promenait un jour sous la Treille, en face du jardin botanique. Il marchait à pas lents, la tête basse, et l'œil cherchant au hasard un objet d'étude. Ce hasard le servit bien, car son regard vint tomber sur une borne qui séparait le trottoir de la grande route, du côté de la haute muraille qui soutient l'admira-

(1) Pour éviter toute fausse interprétation, je dois dire qu'il est mort depuis longtemps.

[illegible] l'huile rance. »

La réflexion du vieillard fit sourire le jeune [illegible], qui la redit à son voisin; celui-ci la fit passer toute chaude au suivant, qui l'écrivit à la hâte sur un bout de papier, et la fit circuler dans tous les bancs, jusqu'à ce qu'enfin un élève fut assez osé pour la déposer, au milieu des rires étouffés, sur la chaire du professeur, qui s'arrêta tout court, et ne reparla plus depuis lors de la savante découverte.

Mes amis, j'éprouve le besoin de vous rappe-
er que je ne vous ai pas promis *le* tour du lac
éman, pas même *un* tour du lac Léman, mais
ien *mon* tour du lac Léman. Ne vous attendez
onc pas à ce que je compte tous les arbres du
hemin, ni même tous les villages de la route,
t ce qui vous étonnera sans doute, c'est que,
e toutes les villes et de tous les hameaux que
ote la carte géographique sur la côte sa-
oyarde, entre Thonon et Saint-Maurice, je ne
'en rappelle aucun ! et cependant il n'y en a
as moins de seize ! L'impression générale qui
e reste est quelque chose de triste, de désert,
e misérable et de malheureux, précisément le
ontraire de l'impression que je reçus sur la rive
uisse du même lac. Si vous voulez bien me
ermettre une singulière comparaison, je vous
irai que le lac Léman est semblable à ce comé-
lien anglais qui avait le talent de pleurer d'un
ôté de la figure et de rire de l'autre ; en sorte
ue les spectateurs de droite éclataient de gaieté,
andis que ceux de gauche étaient calmes et
resque attristés. Ou bien, écoutez encore :
'avez-vous jamais vu le soleil, caché par un
uage, projeter sa lumière sur une moitié du
aysage et laisser l'autre dans l'ombre? Eh
ien, cet effet physique vous fera comprendre

[illegible] Léman. [illegible] canton le [illegible] misère, bonheur; tu vis de [illegible] nation, misère, souf- [illegible] eaux du lac, impôts sur un [illegible] guerre, qui causent cette dif- [illegible] Je ne le pense pas, car le lac est [illegible] rives. Est-ce la nature du terrain, stérile en Savoie, fertile en Suisse, qui produit ce contraste? Je ne le crois pas mieux. Quoi donc? Avant de vous répondre, laissez-moi vous citer un passage que je trouve dans un livre écrit par des hommes tout autrement capables que moi, et dont le jugement ne pourra, comme le mien, être taxé de partialité. Voici ce que je lis dans l'*Italie pittoresque*, par MM. de [illegible], Charles Nodier, Alexandre Dumas, Charles Didier, Walckenaër, Legouvé, Al. Rogier, H. Berlioz, R. de Beauvoir et H. Auger.

« Les eaux du Léman reflètent deux natures « bien différentes; sur l'un de ses rivages se « penche le pays de Vaud, suivant les pentes « adoucies de ses coteaux, entre des forêts de « sapins, de hêtres et de chênes, et les superbes « vignobles, les champs fertiles, les riches prai- « ries, les jardins qui entourent ses petites villes « si élégantes et ses nombreux villages. De ce

ôté est le prix de l'industrie et le charme de
a vie agricole et sociale, de l'autre est l'in-
ratitude du travail, la peine sans salaire, le
epos sans plaisir; c'est la Savoie, austère,
pre paysage, coupée de sombres torrents, en-
acée de hautes montagnes au sommet inacces-
ibles, et habitée par des pâtres et des men-
iants; là est l'enfer de la vie, vis-à-vis c'est
paradis (1)... Les chétives habitations des
avoisiens du Chablais (bord du Léman), se-
aient encore privées entre elles de toute com-
unication, si la nouvelle route qui conduit
e Genève au Simplon et du Simplon à Milan,
e côtoyait à la fois les escarpements du lac et
es précipices de la montagne. » (Or, il est bon
jouter que cette route est due à un étranger
pays, à Napoléon.)

— Papa, je te crois bien; mais pourquoi cette
érence entre la Suisse et la Savoie?

— Mon ami, la différence n'est pas entre la
sse et la Savoie; mais entre les deux rives
osées du lac Léman : c'est ce qu'il faut se
peler.

) Le texte porte *élysées* que nous avons remplacé par celui de
dis, dont le sens est ici synonyme et qui sera mieux compris
os jeunes lecteurs.

— Mais alors, pourquoi cette différence entre les deux rives?

— Je vais te répondre; seulement je désire te citer encore quelques lignes d'un auteur qui compare, non plus la Savoie et le canton de Vaud, mais le canton de Vaud et le Valais; or, il faut que vous sachiez que le Valais touche à la Savoie, et que ces deux pays sont sur le même côté du lac, tandis que le canton de Vaud se trouve sur toute l'étendue de l'autre rive; et, vous verrez dans la comparaison qui va suivre, que se sont les Valaisans qui prennent la place des Savoyards. Ecoutez-donc ce que dit M. René Nouzou, élève de l'ancienne université de Paris, passant de la rive droite à la rive gauche du lac et tombant dans le Valais.

« Ici la scène change; c'est bien toujours le plus étonnant, le plus beau pays du monde; mais ce ne sont plus les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, ce n'est plus même langage, même costume, ce n'est plus même manière de vivre : du pain très bis et souvent cuit de six mois, de la vache assez mauvaise et fort mal salée, des légumes secs et durs seulement bouillis à l'eau, voilà l'ordinaire de la plupart des paysans de ces contrées; parfois un peu de laitage caillé, *quelques* œufs et du lard gras, jaune et rance,

ont l'extraordinaire d'une nourriture réputée la meilleure. Ce ne sont plus là ces heureux habitants du canton de Vaud, qui respirent la santé et l'aisance ; ce n'est plus, en général, cette civilisation, cette tolérance qui font du Genevois et du Vaudois les peuples les plus sociables et les plus riches de la Suisse. On est affligé de voir des habitations mal tenues, incommodes et souvent insalubres ; de voir (1)... »

— Papa, si tu continues ta citation, ton voyage va ressembler à un livre !

— Eh bien, je m'arrête.

— Bon ! Mais maintenant dis-nous pourquoi les habitants d'une rive du lac sont si propres, si riches, si heureux ; tandis que ceux de l'autre rive sont précisément le contraire ?

— Le voici : d'un côté, on lit la Bible ; de l'autre, cette lecture est interdite.

— Quoi, dans certains pays on défend de lire la Bible ?

— Oui, par exemple, dans le pays du pape, et ici, par exemple encore, en Savoie, la première question que fait au voyageur un douanier savoyard en visitant sa malle, est celle-ci : Avez-vous des livres ? — Oui. — Prohibés ! Sont-ce

(1) *Description scénographique et historique du bassin du lac de Genève,* par René Nouzou. A Genève, chez Briquet, 1835. Pag. 63.

Le Valais n'est-il pas suisse? n'est-il pas libre? n'est-il pas républicain? et avec tout cela, est-il plus riche, plus intelligent, plus heureux que la Savoie? Non, c'est exactement la même chose; ce que nous a dit M. Nouzou n'est pas plus flatteur que ce que nous a dit M. de Norvins. Ainsi, république ou monarchie n'y font à peu près rien, et il faut revenir à la cause indiquée, la Bible lue ou délaissée, pour expliquer la différence.

— Mais, papa, n'as-tu donc rien vu en Savoie qui t'ait fait plaisir?

— Si, bien!

— Quoi donc?

— Un pont.

— Un pont?

— Oui; ce pont long, étroit, jaune, bossu, m'a procuré une véritable jouissance.

— Comment cela?

— En m'en rappelant une autre. Voyez-vous, mes enfants, vous êtes encore bien jeunes, et vous ne pouvez guère soupçonner ce que valent les souvenirs; mais si vous saviez quelle place ils prennent dans la vie en se prolongeant, vous feriez en sorte de vous en préparer de doux et d'agréables.

— Et comment?

— En faisant de douces et de bonnes actions.

— Ah!

— Oui *Ah!* c'est-à-dire que tu n'as rien à répondre.

— Mais, j'en reviens à mon pont et à mes souvenirs; si je vous ennuie, vous m'excuserez, car, du moins, je me ferai plaisir à moi-même en me souvenant encore.

Dès que je vis ce pont, dont j'ignorais le nom et l'existence, je m'écriai, en m'adressant à Edouard : « C'est exactement le pont du Saint-Esprit; » et j'allais à la course le voir, le toucher, sauter sur les parapets. Edouard, me voyant heureux de ma découverte, n'eut rien de plus pressé que de me répondre qu'il n'y avait rien de commun entre le pont de la Drance et le pont du Saint-Esprit. J'affirmai que si, lui que non; je plaidai ma cause, il plaida la sienne; ni l'un ni l'autre ne tenaient le moins du monde à s'éclairer ou à éclairer son camarade; mais chacun mettait la plus grande importance à prouver qu'il avait raison, et surtout que son adversaire avait tort.

Il en est presque toujours ainsi dans les discussions.

Enfin Edouard tira de sa poche un *Guide du voyageur;* il y lut le passage relatif à notre il-

lustre pont. Le croiriez-vous? Le *Guide du* *geur*, en terminant son article, m'apport plus beau des triomphes! Il disait en tout tros que « le pont de la Drance ressembl pont du Saint-Esprit! »

J'éclatais de satisfaction!

Oh! vanité de la vanité!

— Ah ça, êtes-vous fou, avec votre pon dit Edouard. Allez-vous l'embrasser, ou bi arracher un échantillon avec vos dents?

Le fait est que, par une singulière préoc tion, je cherchais avec ma vue basse u scription que j'avais vue jadis, non sur ce mais sur celui du Saint-Esprit, si vivemen vait saisi le souvenir!

— Je cherche, répondis-je, ce que j' en 1810, sur son frère jeté sur le Rhône.

— Quoi?

— Un nom gravé.

— Lequel?

— Le mien.

— Gravé par qui?

— Par mon père.

— Quand?

— Avant ma naissance.

— Et c'est ce souvenir qui vous préoccupe pour vous faire chercher en Savoie ce qui e

France? sur la Drance ce qui est sur le Rhône ?

— Mais, pensez donc, cher ami, que ce nom était le mien, que ce nom était gravé, et, chose mémorable! écoutez bien, car c'est ce qui m'a le plus impressionné, ce nom était écrit ainsi : ROVSSEL! Oui, mon ami; écrit avec un V à la place d'un U. Comprenez-vous comme cela lui donnait de suite un air d'antiquité? Et ce n'était pas de l'imitation de l'antique; c'était bien de l'antiquité pour tout de bon; car mon père, en me le montrant, m'apprit que c'était lui-même qui l'avait écrit, à l'époque où l'on employait encore les V pour les U. Comprenez-vous mon bonheur, en apprenant cette nouvelle? Il me semblait que j'étais tout à coup plongé dans la nuit des temps, que mon nom était ancien, qu'il se liait à l'histoire et que, gravé sur un pont du moyen âge, il me porterait avec lui à la postérité!

Tout cela peut vous paraître puéril, cher Edouard; mais tout cela n'en est pas moins la peinture fidèle de mon cœur, ou plutôt du cœur humain. Sans doute tout le monde n'en convient pas; bien des gens soutiendraient le contraire pour eux-mêmes; c'est précisément de ceux-là que je le crois le plus vrai. Il est si ridicule de mettre son mérite dans l'antiquité de son nom,

lustre pont. Le croiriez-vous? Le C
geur, en terminant son article pas l'avouer.
plus beau des triomphes! l' l'histoire de mon
tres que « le pont de la un U, en mil sept
pont du Saint-Esprit ! ma naissance, je vous

J'éclatais de sati f ans après mon passage
Oh! vanité d en 1835, je me retrouvais
— Ah ça, à deux pas du même pont.
dit Edouard une côte; je descendis de
arracher courus à toutes jambes en avant

Le fr mon nom gravé avec un V; je
tion, regardai de près, pierre après pierre,
scri de droite. Je revins sur mes pas;
m de nouveau; mais, hélas! rien, ab-
v rien; ni nom, ni lettres, ni V, ni U;
était parti!

— La pierre était donc usée?

— Au contraire, elle était toute neuve; c'est-à-dire qu'elle avait été changée, et la mienne, la véritable, avait sans doute été jetée, avec mon nom, sur les graviers du Rhône, où, probablement, elle roule aujourd'hui comme un simple caillou!

Mes enfants, voilà comment se sont évanouies mes espérances de passer à la postérité. Mais, grâce à Dieu, j'ai trouvé mieux que tout cela, et je connais aujourd'hui le moyen de graver *son nom en lettres* ineffaçables.

- Et comment?

C'est de le faire inscrire sur le Livre de Dieu lui-même; ou plutôt, c'est d'apprendre déjà nos noms y sont inscrits.

.., comment savoir si Dieu a ou n'a pas nos noms dans le Livre de vie?

— Nous le reconnaissons à ceci, que nous avons la foi dans le cœur. Mais, à mon tour, je te demanderai : Sais-tu à quoi tu reconnaîtras si la foi est dans ton cœur?

— Non.

— A ceci, que la sainteté sera dans ta vie. Si donc tu vis en chrétien, c'est preuve que tu as reçu la foi qui fait le chrétien; et si tu possèdes cette foi, ton nom est bien inscrit dans la liste de ceux qui doivent vivre et jouir pendant toute une éternité!

Mais j'en reviens à notre voyage. Vers le soir, nous arrivons au bout du lac, et, nous en détachant sur la droite, nous marchons sur Saint-Maurice. Le souvenir qui me reste de cette petite ville dans le Valais est triste, calme, désert, et voilà tout. Au reste, c'est peut-être ma faute, car j'étais bien fatigué. Nous allâmes donc nous coucher, sans visiter autre chose que la salle à manger. D'ailleurs, nous avions à nous lever de bonne heure le lendemain, pour aller voir ce

qu'on pourrait appeler la récompense du voyage: une cascade tombant de quelques centaines de pieds de hauteur.

Le lendemain donc, à six heures du matin, nous partîmes tous trois, le ventre vide, avec le projet de faire nos quatre lieues d'aller et de retour avant le déjeuner; car, après ces quatre lieues, nous comptions en faire encore sept autres avant le souper; non que nous fussions bien pressés de rentrer au travail, à Genève; mais notre bourse, en s'aplatissant, nous invitait à regagner la maison. Nous avions calculé que quarante lieues pouvaient se faire en trois jours, et que notre argent devait juste y suffire. Vous comprendrez que, pour peu que nous perdissions de temps, nous risquions d'arriver au fond de notre bourse avant d'atteindre au bout de notre voyage, et de rester sans argent avec encore bien des lieues à faire et bien des repas à prendre. Chaque heure nous apportait sa tâche, comme, dans la vie, chaque instant apporte la sienne et ne laisse jamais de place libre pour le travail négligé de la veille. Aussi, combien d'hommes arrivent à la dernière heure du voyage ayant encore bien des lieues à faire, bien des devoirs à remplir!

Nous voilà donc partis pour la cascade de

Pisse-Vache par une belle matinée. Le chemin que l'on ne connaît pas paraît toujours long. Pour abréger le nôtre, j'engageai Edouard à nous lire quelques pages de son *Guide du voyageur;* mais le livre était perdu. Albert, pour oublier la route, voulut questionner les paysans sur les curiosités des environs, mais les paysans semblaient avoir perdu l'esprit, ils ne répondaient pas. Enfin, pour dernière ressource, j'offris de lire un cahier d'histoire ecclésiastique, resté par oubli dans ma poche. Le seul mot d'histoire ecclésiastique fit frémir mes deux amis ; car cela sentait l'étude et l'examen. Pour les rassurer, je rengaînai le cahier, dont je venais de lire quelques pages par distraction, et je leur offris alors de leur raconter une légende. Cela leur plut beaucoup mieux ; et, sans les en prévenir, je leur répétai ce que je venais de lire sur mon terrible cahier.

Or, mes enfants, ce récit cadrait on ne peut mieux avec la contrée que nous parcourions, car c'était l'histoire de saint Maurice.

— Saint-Maurice, la ville ?

— Non, saint Maurice, chef d'une légion romaine et martyr chrétien.

— Et sans doute cet homme a pris le nom de cette ville ?

— Non, c'est la ville qui a pris le nom de cet homme.

— Ainsi, une ville pourrait prendre mon nom ?

— Quel saut tu fais, de saint Maurice à toi! Tu ne veux donc rien entendre, rien voir sans te comparer à tout? Eh bien, soit; compare ta petite personne à l'admirable personnage dont je vais te faire l'histoire, et décide ensuite si tu mérites aussi qu'on bâtisse une ville pour la baptiser de ton nom. D'ailleurs, ton frère aime les batailles; toi, les titres de roi et d'empereur; moi, j'avoue que je préfère l'Evangile; mais comme ces trois choses se trouveront dans mon récit, nous serons tous trois satisfaits.

S'il est vrai, mes enfants, qu'il n'y ait rien de nouveau sous le soleil, d'un autre côté, il n'est pas moins certain, qu'à bien des égards, jadis et aujourd'hui, sont tout à fait différents. Aujourd'hui, par exemple, on vous prie d'aller à l'église; jadis, sous les empereurs romains, on vous l'aurait défendu sous peine de mort; et je crois qu'alors vous n'auriez pas désobéi. Aujourd'hui, on tient à honneur de se dire chrétien; jadis, c'était une honte. Aujourd'hui, les hommes vraiment pieux obtiennent la confiance *du monde et* souvent celle des grands; jadis, on

les chassait des villes, les jetait en prison, les conduisait à l'échafaud; et cela précisément à cause de leur piété.

Jadis donc, au commencement du quatrième siècle, Maximien, empereur romain, avait dans son armée une légion toute composée de chrétiens, ce qu'il ignorait sans doute. Chez les Romains, la légion se composait de six mille six cents hommes. Celle dont nous parlons se nommait la *légion thébaine*, et avait pour chef Maurice, non moins brave guerrier que pieux chrétien. L'empereur le manda, lui et sa légion, pour châtier un parti de révoltés en Italie. Cet ordre étant accompli, la légion se joignit au reste de l'armée et traversa les Alpes. Les troupes étaient aux environs d'une ville nommée Agaunum, aujourd'hui détruite, et dont l'emplacement n'est pas loin de Saint-Maurice, lorsque l'empereur fit comprendre à Maurice qu'il aurait à le charger d'une seconde mission, celle de l'aider dans le massacre des chrétiens, alors persécutés sur toute l'étendue de l'empire. Maurice répondit que ni lui ni ses soldats n'accompliraient jamais cet ordre, et déclara qu'eux-mêmes étaient chrétiens. Maximien, blessé de cette résistance, ordonna de mettre immédiatement à mort la dixième partie de la légion.

L'ordre fut exécuté, sans qu'une seule des victimes opposât la plus faible résistance. Ceux qui furent épargnés, loin d'être intimidés, déclarèrent qu'ils étaient prêts à mourir comme leurs compagnons, plutôt que d'abandonner leur foi. Leur protestation fut rapportée à Maximien, qui, furieux, commanda de décimer la légion une seconde fois. On tira au sort l'honneur du martyre que tous se disputaient, et six cents nouveaux soldats furent égorgés, comme des brebis muettes, sans se défendre, sans pousser une plainte.

Le reste de la légion, pour montrer à l'empereur que cette conduite n'était pas le fruit d'une irritation passagère ou d'un fol entêtement, résolut d'adresser à Maximien une humble remontrance au nom de tous les soldats survivants. Dans cette pièce, admirable monument de courage et de foi, de simples miliciens disaient au maître du monde : « Nous sommes vos soldats, « seigneur, mais nous sommes aussi les servi- « teurs de notre Dieu. Nous vous devons le ser- « vice de la guerre, mais nous devons à Dieu « l'innocence; nous recevons de vous la paix, « mais il nous a donné la vie. Nous ne pouvons « vous obéir en renonçant à Dieu, notre créa- « teur, notre maître et le vôtre. Nous avons fait

« serment à Dieu avant de vous le faire. Vous « nous commandez de chercher des chrétiens « pour les punir : nous voici, nous sommes « chrétiens ; nous avons vu égorger nos com- « pagnons sans les plaindre, nous nous sommes « réjouis de l'honneur qu'ils ont eu de souffrir « pour leur Dieu et pour le nôtre. Ni l'injustice « avec laquelle on les a traités, ni les menaces « qu'on nous a faites, n'ont pu nous porter à la « révolte. Nous avons encore les armes à la « main, mais nous ne résisterons pas ; car nous « aimons mieux mourir innocents que de vivre « coupables. »

Irrité de cette noble résistance et sans doute honteux en face de soldats qui réveillaient sa conscience, Maximien ordonna cette fois, non plus de décimer la légion, mais de la massacrer tout entière ! A l'approche des bourreaux, les chrétiens déposèrent les armes, dont ils auraient pu se servir pour se défendre, et attendirent avec joie une mort passagère pour entrer dans une vie sans fin.

Vous avez, mes enfants, entendu plus d'une fois citer des traits de dévouement ; ainsi, par exemple, vous connaissez l'histoire de ces trois cents Grecs, qui aux Thermopyles moururent pour défendre l'entrée de leur patrie. Mais re-

marquez quelle différence : ces païens moururent les armes à la main, espérant la victoire, s'animant par la lutte, savourant l'infernal plaisir de la vengeance, et contemplant d'avance la gloire qui s'attacherait à leurs noms dans la postérité. Mais dans la fin tragique de la légion thébaine, rien de semblable : au lieu de prendre leurs armes, les soldats les déposent; loin de tendre le bras pour se défendre ils tendent la tête au glaive levé pour frapper ; et loin de songer à se venger, ils laissent à leurs bourreaux un exemple d'obéissance à leur prince et des paroles de foi en leur Dieu. Ils ne peuvent attendre aucune gloire humaine ; c'est au fond d'un pays sauvage, au milieu d'une armée païenne, c'est ignorés de l'univers qu'ils tombent sans donner une pensée au monde et le regard tourné vers les cieux !

Oui tous les traits de courage militaire pâlissent et s'effacent devant ce courage humble et chrétien. On parle sur la terre d'un Alexandre et d'un César ; mais dans les cieux César et Alexandre sont oubliés pour un Maurice et le dernier soldat de sa légion.

Aussi, mes compagnons trouvèrent-ils mon récit intéressant ; mais quand ils apprirent que c'était de l'histoire ecclésiastique, ils ne voulurent plus en entendre parler.

Massacre de la légion thébaine.

Que de gens ressemblent à mes compagnons et repoussent les choses sérieuses crainte d'en être ennuyés, et qui les écouteraient avec plaisir si l'on pouvait seulement les leur présenter sous des noms différents !

Nous étions à mi-chemin lorsque Albert, plus impatient que nous, s'adresse à une jeune fille de quinze à seize ans et lui demande si nous étions encore bien loin de la cascade.

Point de réponse.

Albert répète la question.

Il obtint un froncement de lèvres qu'on pouvait prendre pour un sourire.

Une troisième fois la question est répétée.

La jeune fille prend le bord de son tablier, le fait glisser entre ses doigts et dit enfin d'un air niais :

— Oh ! vous le savez bien mieux que moi !

— Du tout, répond Albert, nous sommes étrangers.

— Oh ! oh ! c'est égal !

— Je vous assure que nous n'en savons rien. Faites-nous donc le plaisir de nous apprendre si nous sommes encore bien loin ?

— Oh ! oh !

Nous n'en pûmes rien obtenir de plus. Etait-ce une sourde ? Non, car elle avait répondu,

mal à la vérité, mais enfin répondu. Etait-ce une idiote, ce qu'on appelle crétin dans le Valais ? Non, car elle ne portait ni goître au cou, ni trace d'idiotisme sur la figure. Qu'était-ce donc ?

C'était tout simplement un naturel du pays.

Oui, mes enfants, l'ignorance est si profonde dans ce malheureux Valais, qu'on serait tenté de croire que tels paysans n'y sont pas des êtres bien complets. C'est un corps, c'est une âme, mais la vie n'y est pas. Triste fruit de la superstition, seule institutrice de ces contrées !

— Papa, qu'est-ce qu'un crétin ?

— Mon garçon, c'est un être, comme on en voit beaucoup dans le Valais, qui se distingue du reste des hommes par une chose de plus et une chose de moins.

— Quoi de plus ?

— Un goître.

— Quoi de moins ?

— L'intelligence.

— En as-tu vu quelques-uns ?

— Oui, sans doute ; et en particulier dans le misérable hameau que nous traversions dans ce moment pour nous rendre à la cascade. Comme la femme que j'y vis, car c'était une femme, *peut servir* de type aux crétins en général, je

vais vous la décrire telle que ma mémoire me la représente encore.

Elle était assise au soleil, sur une pierre, les bras pendants, la bouche entr'ouverte, sa langue épaisse, tirée et tombant sur sa lèvre inférieure. Un goître énorme, longue poche de chair molle, partait de son cou et pendait sur sa poitrine ; ses traits étaient ignobles, hideux. Il semblait qu'une puissance infernale eût voulu, dans cet essai d'être humain, faire la caricature de notre espèce pour la rendre ridicule et odieuse; c'étaient des chairs flasques, une figure ridée, une salive gluante, découlant sur le bord de ses lèvres, des cheveux longs et tombant en désordre ; enfin un ensemble si dégoûtant que nous fûmes obligés de détourner la tête en sentant se soulever notre cœur.

Et cependant tout cela n'est rien comparativement au dernier trait de misère dont je vous ai parlé : cette femme était idiote comme le sont presque tous les crétins, et sourde-muette comme le sont un grand nombre d'entre eux.

Ce qu'il y a de plus étrange, ce n'est pas l'existence de ces imbéciles, mais l'espèce de vénération qu'ils reçoivent de la part des gens supposés de bon sens. Chaque famille est fière d'avoir son crétin, comme ailleurs chaque famille

se vante d'avoir un membre distingué par son titre, par son savoir ou sa piété. Un crétin est regardé comme une bénédiction du ciel. Toutefois cette superstition n'est pas générale dans le Valais; les gens de quelque éducation y redoutent le crétinisme comme une véritable maladie, et s'efforcent de l'éviter par la propreté et une nourriture saine, deux choses très rares dans ce pays.

— Mais, papa, il faut être fou pour vénérer des idiots?

— Mon garçon, il suffit d'être superstitieux. Je crois vous avoir déjà dit dans le *Voyage en Algérie*, que les musulmans honorent les imbéciles comme des saints. Vous voyez que c'est toujours la même superstition, sous deux formes différentes. Pour être éclairé par l'Evangile, il ne suffit pas de porter le nom de chrétien, de fréquenter des églises et d'y célébrer mille cérémonies; il faut encore lire cet Evangile, le comprendre et l'aimer. Comment connaître des vérités qu'on n'a jamais lues et dont personne ne vous a parlé? Ici revient ma conclusion déjà tirée sur les bords du lac: tout le mal vient de l'ignorance de la Bible.

En sortant du village dont je viens de vous *parler, un bruit* sourd et lointain vint frapper

notre oreille, c'était celui de la cascade tant désirée. Nous fûmes bientôt sur pied, et je dois le dire, bien dédommagés de notre peine. C'est un des souvenirs les plus profonds que ma mémoire ait conservés. Représentez-vous, descendant d'une haute montagne, non pas un filet d'eau semblable à ceux que vous avez vus quelquefois employés à faire [illegible] roue d'un moulin; non pas un torrent comme ceux qu'amènent parfois de longues et fortes pluies; mais représentez-vous descendant d'une haute montagne à pic un fleuve impétueux dont le lit vient à manquer! Cette masse d'eau large et profonde se recourbant tout à coup, tombant perpendiculaire, et au bas de sa chute venant se briser avec fracas contre le rocher pour rejaillir en gerbes avec force, retomber encore en pluie et arriver enfin en poussière scintillante à nos pieds. Représentez-vous le soleil frappant cette masse liquide suspendue et mouvante dans les airs; et là ses rayons arrêtés se décomposant pour offrir à vos regards, non pas un seul, mais bien mille arcs-en-ciel mobiles dont chaque point est un diamant. Tournez autour de la cascade, et ces arcs lumineux tourneront avec vous, ou plutôt comme pour vous plaire, d'autres se formeront sous vos yeux. Maintenant regardez au pied de la mon-

tagne; la colonne d'eau a creusé de son poids un bassin profond, et les rochers qui l'entourent reçoivent une pluie fine qui se répand au loin et qui semble vous défendre d'approcher de cette merveille, crainte de la profaner. Enfin le fleuve, arrivé sur le sol, devient plus calme; il s'échappe du bassin, qui ne peut le [illegible]ir, et va se jeter en ralentissant sa m[illegible] le Rhône qui passe paisible près de [illegible]s! il en est de la cascade comme de nous-mêmes; elle vit et s'agite un instant, le temps de tomber de la montagne; sa vie est si courte qu'on l'appelle une chute, et ce fleuve que vous admiriez tout à l'heure au sommet de la colline, se traîne maintenant à plat sur le sable; et, à quelques pas de là, donne ses eaux au Rhône et perd son nom!

Ainsi, mes amis, agitez-vous, montez au sommet de l'est[illegible] des hommes; paradez quelques instants devant le monde; au bas de votre brillante chute, l'oubli vous attend et la mort vous engloutit!

Mais plutôt, n'ayez pas la prétention de briller aux yeux des hommes; cachez votre vie en Dieu, comme l'humble ruisseau se cache sous l'herbe de la prairie; si personne ne vient vous visiter, vous pourrez du moins vous rendre le té-

moignage d'avoir réfléchi et fertilisé le champ de la vie que vous aurez traversé.

J'éprouve à cette heure, mes enfants, quelque chose d'analogue à ce que je ressentis lorsqu'il fallut m'éloigner de la cascade, car je dois m'éloigner dans mon récit de ce Valais que j'aurais voulu vous faire mieux connaître. Toutefois, je ne partirai pas sans vous donner une idée générale de la configuration du pays.

Puisque nous voilà près de la cascade, représentez-vous le paysage qui vous entoure comme une vaste église catholique, avec ses chapelles latérales. Cette église, c'est le Valais : la nef, c'est la vallée principale; les chapelles sont les vallées secondaires qui coupent çà et là la première, et les murailles de l'édifice sont représentées par les deux lignes de montagnes qui renferment tout le pays. La comparaison peut se pousser plus loin : vous savez que le chœur d'une église s'élève de quelques marches, et enfin que le fond de l'édifice se termine en s'arrondissant. Eh bien, la grande vallée, de même en s'avançant, s'élève et s'arrondit jusqu'à ce qu'elle vienne se fermer par la masse de montagnes, où le clocher serait encore représenté par le Mont-Saint-Gothard. Maintenant, si vous vous retournez dans l'église, pour regarder dans la

direction opposée, vous verrez devant vous la porte, étroite ouverture par laquelle vous devez nécessairement passer pour sortir. C'est encore l'image parfaite de l'entrée du Valais, dont les deux murs de montagnes vont se rapprochant jusqu'à l'extrémité du pays, et là ne laissent exactement qu'un passage jadis fermé par une véritable et simple porte !

— Alors, papa, le Valais, c'est une église ?

— Oui, moins le ciel de l'église ; ce qui me fournit un dernier point de comparaison, mais cette fois, de comparaison morale, car l'Eglise spirituelle à laquelle le Valais appartient est une église dont le ciel a été retranché.

— Comment cela ?

— Parce que tout s'y passe sur la terre ; les hommes y tiennent la place de Dieu : règnent, pardonnent, exaucent les prières, autant de choses qui n'appartiennent qu'à la Divinité.

Mais partons, car si la cascade est belle, mon estomac est vide, et le déjeuner nous attend à Saint-Maurice.

Jamais, je crois, nous ne mangeâmes avec plus d'appétit et plus de courage. Quatre lieues faites et sept à faire ! Nous étions à la fois poussés et tirés vers le besoin de nous reconforter.

RIVE DROITE.

Nous quittâmes Saint-Maurice en traversant un pont romain jeté sur le Rhône, et qui joint le Valais au canton de Vaud. Nous marchâmes sans nous arrêter jusqu'à Bex, que je voudrais bien vous décrire, mais que je n'ai pas visité; or, je suis bien décidé à ne pas puiser dans un livre ce que je veux vous dire. Ici nous demandons une voiture; mais soit qu'il n'y en eût pas, ou, ce qui est bien plus probable, soit que celles qui s'y trouvaient fussent trop chères pour notre bourse de plus en plus mince, nous continuâmes à pied. Oui, à pied; rien que d'y penser cela me fatigue. Au bout d'une heure, à travers la montagne, nous arrivons aux salines que nous

désirions surtout visiter. Je dis nous, je devrais dire mes amis ; car j'étais tellement exténué, que j'aimai mieux m'arrêter dans l'établissement de l'exploitation que de faire encore une lieue pour voir la profonde caverne creusée par les hommes pour chercher dans les entrailles de la terre les filets d'eau salée. Ainsi vous voyez à quoi sert la paresse : non-seulement je n'ai pas vu jadis la caverne, mais aujourd'hui je ne puis pas vous la dépeindre ; en sorte que vous et moi sommes privés d'une utile instruction. Songez-y ! ce que vous n'apprenez pas vous-mêmes maintenant, vous en privez d'autres pour plus tard.

— Mais au moins dis-nous à quoi servent ces filets d'eau salée ?

— Le nom seul répond pour moi : de l'eau salée on extrait du sel.

— Mais je croyais que le sel s'extrayait de l'eau de mer, et même je me rappelle avoir vu sur les bords de la Méditerranée des couches d'eau vastes et minces que le soleil vaporisait, et qui ne laissaient après elles sur le terrain que le sel pour la soupe.

— C'est vrai, bien que ton exposition ne soit pas très complète ; mais on peut tirer d'une source le même sel qu'on tire de la mer, et même en plus grande abondance ; car l'eau de mer ne

renferme qu'une cinquantième partie de sel, tandis que celle de Bex en contient la vingtième, c'est-à-dire qu'il y a deux fois et demie plus de sel dans l'eau de Bex que dans les eaux de l'Océan (1).

Mais si je ne suis pas allé chercher les filets d'eau salée à leur source dans la caverne, je les ai du moins attendus au passage : ils sont conduits par de petites rigoles de bois, et traversent sur plusieurs points des fagots d'épines.

— Des épines?

— Oui, des épines qui font précisément le contraire de ce que font les enfants.

— Comment cela?

— Elles retiennent le bon et laissent passer le mauvais; en d'autres termes, elles retiennent le sel que le filet en passant y dépose, et laissent **couler** l'eau dessalée.

— Je me rappellerai cette explication.

— C'est bien dans ce but que je te l'ai donnée.

En quittant les salines de Bex, nous nous dirigeâmes sur Aigle, petite ville du canton de Vaud, qui comme la plupart des petites villes se compose d'une longue rue centrale et de quel-

(1) On nous pardonnera de ne donner ici que des quantités approximatives; c'est le seul moyen de graver les nombres dans la mémoire des enfants.

ques autres plus petites qui sont venues s'y ajouter. Ici, comme à Bex, nous nous enquérons d'une voiture ; ici comme à Bex, elle est trop chère, du moins pour nous qui n'avons pas assez d'argent ; enfin d'ici comme de Bex, nous repartons à pied, et nous voilà de nouveau sur la grande route.

— Ainsi, papa, tu n'as rien à nous dire sur l'Aigle ?

— Pas plus que sur Bex.

— Mais alors ce n'était pas la peine de faire un voyage si long, si fatigant pour traverser les villes sans les voir.

— C'est vrai, mais je dois te dire qu'il en a toujours été ainsi de moi : à cent lieues d'une curiosité, je brûle du désir de la voir, je pars, j'arrive et l'envie m'en a passé avant de l'avoir visitée. C'est une des raisons pour lesquelles j'aime le séjour de Paris, où sont amoncelées tant de merveilles. Si j'étais loin, je voudrais les aller contempler ; étant sur les lieux l'idée ne m'en vient pas ; en sorte que c'est une grande économie de temps et de désirs. Mon histoire en cela est celle de beaucoup d'autres. Combien de Parisiens, n'ayant jamais visité le Panthéon de Paris, qui meurent d'envie de voir le Panthéon *de Rome* ! Et combien de Romains n'ayant jamais

parcouru le Panthéon de Rome, qui rêvent le plaisir de voir le Panthéon de Paris !

— Tout cela ne m'empêche pas de regretter quelques détails sur la ville d'Aigle.

— Eh bien ! mon enfant, ton désir sera satisfait. Je vais te conter l'histoire d'un maître d'école dans cette ville.

— Oh ! j'écoute, j'écoute ; rien n'est amusant comme une histoire d'école, parce qu'il s'y trouve toujours des enfants pour faire rire...

— Oui, mais mon maître d'école est d'un tout autre genre. Ecoute :

Un jour un petit homme maigre, pâle, mal peigné, l'œil vif et la parole alerte, vient, sous le nom de maître Ursinus, ouvrir dans la ville d'Aigle une [illegible] école. Il enseignait à lire et à écrire et [illegible] dans un livre inconnu dans le pays. Bientôt le nombre de ses élèves s'accroît et s'accroît à tel point que la salle de l'école ne peut plus les contenir. Maître Ursinus se met donc à enseigner dans les rues, dans les places publiques et jusque dans les églises ; partout ses élèves le suivent et l'écoutent avec plaisir. Mais vous savez qu'il n'est si bon maître, ni si bonne méthode qui n'aient leurs adversaires, et, des adversaires d'autant plus violents que le maître est plus capable et la méthode plus excellente.

C'est ce qu'obtint aussi notre maître Ursinus. Ce qui irritait contre lui, ce n'était ni sa méthode de lecture ni sa calligraphie; c'était seulement le livre dans lequel il faisait lire et copier ses élèves. Tout y était si nouveau, si étrange pour le pays qu'on ne voulait pas en entendre parler. Mais ce qui blessait le plus vivement petits et grands, c'était de voir tous ceux qui s'attachaient à ce livre renoncer en même temps à leur mauvais train de vie; or, cette réforme de conduite semblait une critique indirecte de ceux qui n'en changeaient pas. L'irritation devint telle que le maître d'école fut bientôt une véritable puissance dans la petite ville. Les magistrats eux-mêmes n'osant plus agir ouvertement soulevèrent en secret la popula[illegible]re lui. Mais Ursinus ne s'effraya de rien et continua ses leçons; les persécutions s'accrurent avec son zèle, et son zèle avec les persécutions. Dans sa maison même, on venait l'insulter; dans les rues on le frappait, un jour, on le sangla de coups de fouet; une autre fois, on le mit en prison; mais toujours après les insultes, les coups et la prison il reprenait son livre et son enseignement. Ainsi, un jour qu'il était occupé dans un vaste édifice à donner sa leçon en face d'un nombreux auditoire, une foule turbulente vint à la porte faire

entendre des chants et résonner des tambours uniquement pour l'interrompre. Ursinus laisse crier et tambouriner, et reprend son discours. Une autre fois, comme il parlait au peuple et tandis que les hommes l'écoutaient paisiblement, les femmes furieuses se jettent sur lui et l'accablent de coups. Le mari d'une d'elles, enhardi par l'exemple de sa femme, va saisir par la barre la chaise du professeur, la secoue et la renverse. Maître Ursinus se relève et continue.

Tant de courage et de persévérance furent enfin couronnés d'un plein succès. Le maître d'école visita les villages de Bex, d'Ollon et des Ormons; et Bex, Ollon et les Ormons se rangèrent sous la bannière du fameux instituteur, si bien qu'en trois ans tout le pays fut gagné à son enseignement.

— Mais, papa, dans quelle année tout cela s'est-il donc passé? car la *Feuille du canton de Vaud* n'a rien dit de ton histoire ?

— C'est que mon histoire est vieille de trois cents ans!

— Et quel était ce fameux livre ?

— C'était l'Evangile.

— Quoi! l'Evangile prêché par un petit maître d'école ?

— Ce petit maître d'école était le grand réfor-

mateur de la Suisse, Guillaume Farel, qui s'était fait pédagogue à Aigle pour gagner l'attention de ceux dont il voulait sauver les âmes.

— Ah ! c'est cela !

— Oui. Comme tu vois, c'est encore de l'histoire ecclésiastique.

— Je croyais que c'était une histoire de nos jours ?

— Mon garçon, ce qui est de nos jours, dans cette histoire, ce sont les résultats : ces contrées, qui, avant Farel, ressemblaient à la rive gauche du lac, ressemblent aujourd'hui à la rive droite. Et vous connaissez la différence.

— Où donc est placée la ville d'Aigle ?

— A l'extrémité du lac. Nous voici donc à mi-chemin du tour du Léman, et nous allons revenir à Genève, en longeant le canton de Vaud.

Tandis que vous écoutez ici, bien à votre aise, mon voyage autour du lac, il faut que vous sachiez que je suis sur la grande route d'Aigle à Villeneuve, fatigué, harassé, me traînant à peine. Et ce n'est pas une manière de parler, car je traînais une jambe tandis que je sautais de l'autre ; de demi-heure en demi-heure, j'étais obligé de m'arrêter quelques instants. Je *parle de moi*, car mes deux compagnons, plus

forts ou mieux exercés, cheminaient passablement. Il était huit heures, nous avions encore deux lieues à faire, et, à la lettre, les jambes me manquaient. Cette marche, la plus pénible que j'aie jamais supportée, me rappelle, par le contraste, la plus douce que j'aie jamais faite.

— Laquelle ?

— Une marche nu-pieds.

— Une marche les pieds nus?

— Oui, les pieds nus.

— Oh ! raconte nous donc ça !

— Volontiers. J'allais un jour de Saint-Etienne à Annonay. Cette fois, pour mon voyage à pied, je n'avais pas mis un habit neuf, mais bien des souliers qui n'avaient jamais encore été portés, et que j'avais pris en passant chez le cordonnier. Ils m'étaient trop étroits; mais, comme tous les marchands, mon cordonnier me dit : « Ça n'est rien, ça s'élargira. » Le fait est que cela ne s'élargit pas du tout, et qu'après une heure de marche mon talon gauche était écorché. Toutefois, confiant en la parole du cordonnier, je marchais toujours, attendant que le soulier s'agrandît; hélas ! au contraire, c'était ma plaie qui grandissait. J'avais fait deux lieues, il m'en restait cinq à faire, à travers les bois et les mon-

tagnes; et pas un cordonnier, pas même une paire de pantoufles sur la route. Enfin, je prends un grand parti, j'ôte mon soulier gauche, et je marche en boitant. Je vis bientôt que cela ne pouvait pas durer. J'enlève donc mon second soulier et je marche sur mes bas, comme vous le faites si souvent sans nécessité ; mais je compris bientôt que mes bas allaient se trouer, et je les retirai. — Vous riez ; mais ne valait-il pas mieux déchirer un peu ma peau, qui se raccommoderait toute seule, que mes bas qui, ne se retricoteraient pas d'eux-mêmes? Au reste, rassurez-vous sur ma douloureuse marche, car, je vous le répète, je n'en fis jamais de plus douce. Dans ce moment, je traversais, près de l'auberge de la *République*, ce qu'on appelle le Grand-Bois. Nous étions au mois d'août et à l'heure de midi ; le soleil était chaud ; la route, sèche et propre, semblait avoir été finement sablée à mon intention.

Déjà j'avais oublié la singularité de ma marche, lorsque je vis devant moi un rôulier qui s'arrêta tout court, lui et ses chevaux. Il me suivit des yeux sans mot dire, les bras pendants et d'un air étonné. Je passai devant lui, sans rire, et j'aperçus bientôt, un peu plus loin, une *bonne femme* agenouillée sur la route, faisant le

signe de la croix. Qu'est-ce que cela veut dire ? pensai-je en moi-même ; et à l'instant le roulier partit d'un grand éclat de rire. Je me dis alors que je pourrais bien être la cause de sa gaieté. Mais encore, pourquoi cette femme à genoux ? Enfin, je préférai souffrir que de faire rire à mes dépens, et après avoir acculé mes souliers, je les liai par des ficelles à mes pieds. Toutefois, par compensation, je posai mon habit et je continuai ma route. Après quelques instants, toujours à distance de la paysanne, qui s'était remise en marche, je la vis s'arrêter et s'agenouiller de nouveau ; cette fois c'était en face d'une auberge. Et là, elle marchait, non sur les pieds que Dieu lui avait donnés pour cela, mais sur ses deux genoux, étonnés de l'étrange service qu'on leur demandait. J'allais de surprise en surprise et je résolus de m'assurer si cette bonne femme avait bien sa raison. Quand j'arrivai près de l'auberge, où elle était entrée, je m'arrêtai donc pour demander au garçon d'écurie, assis sur un banc à la porte, pourquoi cette femme s'était mise à genoux. Notre homme sourit, et me jeta un coup d'œil en dessous. Comme j'attendais une réponse plus claire, il me dit enfin :

— Est-ce que vous ne voyez pas la sainte ?

— Quelle sainte ?

— Sainte Agnès (1). C'est le bourgeois qui l'a fait mettre là.

— Pourquoi ?

Le domestique sourit encore et regarda pour se faire comprendre l'enseigne de sa maison. J'y porte les yeux et je vois ces mots : « A SAINTE AGNÈS, ON SERT A BOIRE ET A MANGER. » Je commençai à soupçonner la vérité ; je pressai encore notre homme, qui cette fois me répondit :

— Eh bien ! le bourgeois a pensé que le meilleur moyen dans ce pays, pour attirer les chalands, c'était d'avoir son cabaret au terme d'un pèlerinage. Mais comme le bourgeois ne pouvait pas transporter sa maison auprès de tel saint ou de telle sainte en renom... (Nouveau sourire et nouveau silence.)

— Je comprends, lui dis-je en achevant sa phrase, le bourgeois a transporté la sainte auprès de sa maison.

Le malin garçon sourit encore et ajouta ;

— Le bourgeois a découvert des reliques dans son jardin, à l'endroit où vous voyez cette petite niche que lui-même a fait dresser, et depuis lors... (Nouveau silence.)

— Le commerce va bien, n'est-ce pas?

(1) Ma mémoire ne me garantit pas le nom; mais moi je garantis *le fait* au lecteur.

Nouveau sourire.

Enfin, je jetai mon habit sur le banc de pierre, et m'assis dessus, précisément en face d'une croisée entr'ouverte qui donnait sur la cuisine. J'allais m'informer du domestique s'il connaissait cette paysanne et s'il la croyait dans son bon sens, lorsque j'entendis à l'intérieur, entre deux femmes, la conversation suivante, qui m'épargna cette peine :

— Je vous dis que je l'ai vu, moi, moi-même, de mes yeux, comme je vous vois ! C'était un saint en habit noir ; il paraît qu'il jeunait depuis longtemps, car il était pâle, maigre, et pour le certain il faisait une grande pénitence, puisqu'il marchait les pieds nus. Je suis sûre qu'il venait en pèlerinage à sainte Agnès. Aussi je me suis signée et mise à genoux.

— Et qu'a-t-il dit ? demanda la cuisinière.

— Rien ; parce que sans doute c'est un saint trappiste. Mais venez sur la route, je suis sûre que nous allons le voir arriver. Les deux femmes sortirent de l'auberge, regardèrent sur la route, mais ne virent personne ; alors la dévote, se tournant vers moi, me dit :

— Dites donc, l'homme, n'avez-vous pas rencontré un saint religieux à quelques pas d'ici?

— Oui, vous voulez parler du saint devant lequel vous vous êtes mise à genoux?

— C'est ça !

— Eh bien, c'est moi.

— Comment, vous ? Mais il était tout en noir, et vous êtes en manches de chemise, sans cravate et sans chapeau ?

Pour réponse je montrai du doigt mon habit noir sur lequel j'étais assis, et mon chapeau déposé sur le banc.

— Mais il était nu-pieds ? ajouta la paysanne,

Sans répondre, je fis sauter mon soulier gauche acculé.

— Ah ! fit la dévote ; alors, vous êtes peut-être le curé de.....

— Non ; car je suis protestant.

La paysanne fit un saut en arrière, comme si elle eût marché sur un crapaud.

— Ainsi, ma bonne mère, lui dis-je alors, une autre fois vous ferez beaucoup mieux de ne vous mettre à genoux devant personne, dans la crainte d'adorer une idole de bois ou de pierre, ou même un protestant. Croyez-moi, Dieu seul doit être adoré, et devant Lui seul vous devez fléchir le genou et prier.

La bonne femme prit son chapelet et se mit à réciter des *Avé Maria* pour pénitence.

Mais, chers enfants, je reviens à mon tour du *lac, que* vous pourriez bien perdre de vue. Nous

arrivons à Villeneuve. Nous entrons dans la première auberge, et là (indicible bonheur), je m'assois, je m'étends sur une file de chaises dont les montants m'entrent agréablement dans les épaules. A Saint-Maurice, je n'avais que bien soupé; à Villeneuve, je soupai et dormis bien; à quelque chose est bonne la fatigue.

Villeneuve est une petite ville agréablement située à l'extrémité du lac, non loin de l'embouchure du Rhône. Nous allons donc maintenant descendre la rive droite du Léman, comme nous en avons remonté la gauche; nous avons parcouru la Savoie et le Valais; nous allons longer le canton de Vaud. Je vous ai dit que le lac s'arrondit en forme de croissant; et si vous m'avez compris, nous allons maintenant parcourir le bord extérieur de cette demi-lune. La route que nous tenons est sur la gauche, constamment bordée par le lac; et sur sa droite par une colline à pente douce, qui dans sa longueur va toujours s'abaissant jusqu'à Lausanne où elle vient mourir.

Mais revenons à notre point de départ et suivez-moi pas à pas. Nous partons le matin de Villeneuve, et après une demi-heure de marche nous voyons sur le bord de la route, s'avançant dans le lac comme un immense navire, lié au rivage par un pont-levis, le château de Chillon.

Ce château fort, jadis prison d'Etat, aujourd'hui arsenal, est bâti sur un roc formant une île sur le bord du Léman, en sorte que ses cachots creusés dans le roc sont au-dessous du niveau du lac, et le soupirail percé au sommet se trouve à fleur d'eau. Ce qu'on vient visiter à Chillon, et la seule chose aussi que je me rappelle y avoir vue, ce sont des cachots sombres, humides, dont la voûte est soutenue par d'énormes colonnes. C'est là que jadis les prisonniers d'Etat étaient jetés vivants pour n'en sortir que morts. En effet, plusieurs de ces cachots n'avaient ni escalier pour y descendre, ni porte pour en sortir; seulement la voûte supérieure était percée d'une étroite ouverture, par laquelle on faisait pénétrer les aliments. On y jetait l'homme vivant, comme un cadavre dans sa fosse, et si on lui donnait quelque nourriture ce n'était que pour le faire mourir plus lentement...

Cependant, le prisonnier dont Chillon perpétue le souvenir, celui dont le nom s'élève au-dessus de tous les autres, n'y est pas mort; mais il y resta six ans, enchaîné au pilier central d'un cachot. Six ans à la même place; six ans privé d'air et d'action, mais non pas de pensée et d'amour. Oh! mes enfants, comprenez-vous un tel *supplice?*

— Pourquoi donc avait-il été jeté dans ce cachot ?

— C'est encore une longue et intéressante histoire.

— Que tu vas nous dire ?

— Volontiers. François Bonnivard, né en 1496, était Savoisien ; son crime auprès de ses ennemis fut de s'être fait Genevois et d'avoir aimé pour lui, comme pour tous, la liberté. Toutefois ne croyez pas que ce fût de la liberté de tout faire qu'il était épris ; non, cette liberté, il la nommait licence et il n'en voulait ni pour lui ni pour les autres. Au reste, son histoire vous le fera connaître.

Après la mort de son oncle, auquel il succéda comme prieur de Saint-Victor, couvent situé aux portes de Genève, il montra bientôt son aversion pour la tyrannie du duc de Savoie et son affection pour la république genevoise, en accordant à celle-ci l'échange de quatre pièces d'artillerie contre des cloches, et plus tard l'échange du couvent lui-même contre une faible pension ; il avait donc compris, d'abord qu'il seyait mieux à un monastère d'avoir des cloches que des canons, et ensuite que le chrétien peut être plus utile dans la société que dans un cloître.

Vous comprenez vous-mêmes que cette ten-

dance de Bonnivard vers l'esprit de la Réforme ne fit pas grand plaisir au duc de Savoie, champion du catholicisme. Le duc s'empara donc de l'ex-prieur par ruse et le tint deux ans en prison. En sortant de là, Bonnivard n'en aimait ni plus le duc de Savoie, ni moins Genève et la liberté.

Mais peut-être pensez-vous, mes enfants, qu'il avait quelque puissant motif d'intérêt et de gloire à faire cause commune avec les Genevois? Dans ce cas, détrompez-vous; il était si pauvre que la ville dut lui faire l'aumône pour payer ses dettes, et il était si loin d'ambitionner les honneurs qu'il n'occupa jamais aucune place à Genève dont, à cette époque, il n'était pas même simple bourgeois!

Au reste, vous apprendrez à le connaître et à l'aimer, quand vous saurez qu'il exposa sa vie uniquement pour aller voir une dernière fois sa mère mourante dans sa patrie, où il ne pouvait rentrer sans tomber au pouvoir du duc de Savoie. Bonnivard, plein de droiture et de bonne foi, et jugeant les autres d'après lui-même, crut que si le duc lui promettait de ne pas le faire arrêter, il pourrait, sur la foi de cette promesse, se rendre à Annecy pour fermer les yeux de sa *pauvre mère;* mais il s'était trompé. Le prince sa-

voisien accorda la permission, et quand l'exilé eut quitté Genève, il le fit arrêter par ceux mêmes qui devaient le protéger. C'est alors que, pour la seconde fois, Bonnivard fut conduit dans les souterrains de Chillon où il passa six nouvelles années, lié d'une courte et pesante chaîne qui venait se fixer à l'un des piliers du château, et dont j'ai vu moi-même le dernier anneau encore scellé dans la pierre. Quelle horrible position! être jeté là sans juste motif, sans jugement, sans terme assigné pour en sortir! Se dire que chaque lendemain ne ramènera jamais qu'une chaîne et un cachot jusqu'à ce que le dernier apporte enfin la mort! Pour se distraire de ses sombres pensées, le prisonnier essaya de redire à haute voix ses chants de liberté; mais cette voix, renvoyée par les échos d'une prison de rocher, enfoncée au-dessous du niveau du Léman, lui revenait sourde, lugubre, sépulcrale, et le malheureux dut la réprimer pour ne pas assombrir encore un si triste séjour.

Mais si Bonnivard ne peut pas seulement se parler à lui-même, il pourra du moins penser. Heureusement sa mémoire était non-seulement riche des beaux souvenirs de sa vie, mais encore ornée de ceux de l'histoire du monde. Le passé devint donc pour lui la seule richesse de l'ave-

nir. Il se mit à reconstruire dans sa tête toute sa vie, celle de ses amis et de ses compatriotes, que sa puissante imagination fit parler, agir, revivre dans sa prison. Hélas! ce bonheur aussi devait lui manquer; en s'usant, il perdit son prix, et le prisonnier dut encore chercher ailleurs un aliment à l'activité de son cœur et de son esprit. Quand il avait été arrêté pour la seconde fois, il s'était écrié : « Je vais seul avec Dieu subir ma passion. » Il avait dit vrai; car, après la pensée de ses amis, celle de son Dieu lui restait. On se lasse de se souvenir; mais on ne se lasse pas d'espérer; or, Dieu devient, par la foi, la source des plus riches espérances. Le duc avait bien enchaîné ses membres périssables, mais non pas son esprit immortel; et Bonnivard, même privé de cette Bible qu'il avait tant lue, pouvait se répéter encore cette parole : « Ne craignez pas ceux qui ôtent la vie du corps, et qui ne peuvent faire mourir l'âme. »

Des mois, des années se passent, et Bonnivard reste étranger au monde entier; à peine distingue-t-il le jour de la nuit; car ce n'est que par un soupirail étroit et tortueux que lui arrive une pâle clarté. Il ne sait si Genève est heureuse, si la cause de la liberté triomphe, si la Réforme religieuse s'étend; ou bien si tous ces trésors ont

péri dans le long cours de sa captivité. Ce qu'il sait bien, c'est que le duc règne, puisque Bonnivard est en prison. Le seul bruit qui lui vienne du dehors est celui de la tempête sur le Léman. Parfois les vents se soulèvent, les flots mugissent et jettent par le soupirail leur écume en poussière à la face du prisonnier. Bonnivard essuie de sa faible main ses traits amaigris, et contemple avec bonheur ce triste signe de la vie, le seul qui parvienne jusqu'à lui.

Bonnivard, qui espérait pour le ciel, n'attendait plus rien de la terre. Cette activité d'esprit qui le dévorait jadis s'était enfin brisée, et il restait là résigné, immobile, acceptant sans colère son cachot pour tombeau... lorsque tout à coup un bruit épouvantable éclate sur sa tête ; la voix terrible du canon résonne aux alentours ; elle vient de la montagne et du milieu du lac ; mais elle part aussi du sein de sa prison. Evidemment c'est un combat. Mais de qui ? contre qui ? Et lors même que Genève serait là, et que Genève serait vainqueur, qui lui dit que ses ennemis ne viendront pas, avant de fuir, lui donner la mort ?

Comprenez-vous, mes enfants, quelles durent être les anxiétés de Bonnivard, peut-être libre dans une heure, mais peut-être aussi, dans une

heure, assassiné! Le bruit cesse : tout est-il fini? Bonnivard l'ignore. Il prête l'oreille; mais rien. N'était-ce donc qu'un rêve? ou bien les Genevois sont-ils vaincus? C'est le plus probable pour Bonnivard. Mais un tumulte s'élève. Il semble qu'on s'approche; la lueur des flambeaux parvient jusqu'au cachot. Que lui apporte-t-on, la liberté ou la mort? Un verrou se tire; la porte s'ouvre; des guerriers s'avançent.

— Bonnivard! Bonnivard! lui crie-t-on.

— Me voici.

— Tu es libre!

— Et Genève?

— Libre aussi!

Je m'arrête, mes enfants, la parole ne suffit plus à décrire les émotions qu'apporte cette scène, et je laisse à votre cœur le soin d'achever le tableau.

Genève et Berne avaient à la fois envoyé des forces contre Chillon. Le duc avait été vaincu, la Réforme avait triomphé et Bonnivard revint libre dans sa patrie adoptive. Maintenant, pour compléter l'histoire, je vais vous répéter mot pour mot quelques lignes extraites des registres du conseil de Genève, rédigées, par conséquent, aux heures mêmes où se passaient les événements. Ce ne sera plus le pâle récit d'une vie

passée, mais le journal quotidien du présent. Bonnivard va revivre pour vous. Voici ce qu'on lit dans ce registre authentique :

« 1536, 1er *avril*. — Le château de Chillon a « été pris le 29 mars à midi. Nos gens y ont « trouvé messire François Bonnivard, et autres « pris sur la foi des Gentils ; le peuple s'est bien « réjoui de leur libération. »

Voulez-vous savoir maintenant à quoi Bonnivard, libre, va consacrer sa vie ? Lisez une seule ligne du registre :

« 1542, 31 *août*. — Ordonné à François Bon- « nivard de travailler à écrire les Chroniques de « la ville. »

Vous croyez peut-être que le voilà devenu grand seigneur dans la petite république et qu'il use largement de sa liberté ? Eh bien, non ; il ne se permet pas même de publier quelques vers sans y être autorisé. Lisez vous-même :

« 1543, 11 *juillet*. — Permis à Bonnivard de « faire imprimer une ballade sur l'ancienne et « nouvelle devise de Genève. »

Mais s'il ne peut écrire sans autorisation, peut-être aura-t-il une grande liberté de parler ? Pas plus, lisez :

« 1545, 16 *juin*. — François Bonnivard, ayant « parlé injurieusement de M. le lieutenant, a été

« condamné aux prisons et à demander pardon « audit magistrat. »

N'êtes-vous pas attristés, mes amis, de voir celui qui, pour sa patrie adoptive, a subi six ans de captivité, emprisonné par cette même patrie? Cependant, à le bien prendre, ce fait est honorable et pour Bonnivard, et pour la république, puisqu'il prouve que le premier n'avait pas abusé de sa position pour s'élever, et que la dernière faisait observer les lois, sans égard aux personnes.

Mais vous pensez sans doute que Bonnivard va s'irriter d'un tel jugement, et fuir la ville qui le jette en prison? Sachez donc quelle fut sa vengeance :

« 1547, 31 *mars*. — Bonnivard fait présent « de ses livres à la ville, pour commencer une « bibliothèque publique. »

C'est qu'il était devenu riche, penserez-vous peut-être? Ecoutez la réponse ;

« 1547, 5 *juin*. — Le sieur François Bonni- « vard prie le conseil de lui assigner un lieu « pour travailler l'hiver prochain, plus propre « que sa maison, ne pouvant pas écrire commo- « dément et composer comme il faut dans la « chambre où il mange avec sa famille. »

Voilà donc Bonnivard assez pauvre pour n'a-

voir pas même un cabinet de travail, et réduit à composer ses Chroniques dans sa cuisine, au milieu des ustensiles de ménage et aux cris de ses enfants!

Mais enfin, me direz-vous, ne reçut-il pour récompense ni honneur, ni fortune? Si bien : il obtint tout l'honneur que peut donner une république : il fut reçu bourgeois de Genève; et quant à la fortune, voici le dernier extrait des registres que je veux vous donner; il honore autant Bonnivard que le Conseil lui-même :

« 1558, 29 *août*, — Arrêté de faire du bien « à François Bonnivard, qui a remercié Messieurs « de l'avoir fait servir et nourrir dans sa maladie, « en se recommandant à eux pour avoir soin de « lui dans son extrême vieillesse. »

Bonnivard avait alors soixante-deux ans. Je ne pousserai pas plus loin son histoire, pour vous épargner le chagrin de le voir mourir.

Mais il est temps de s'éloigner de Chillon; car il est dix heures du matin, et le bateau à vapeur part à midi de Vevey pour Genève. Or, comme notre marche est aussi pesante que notre bourse est légère, nous nous laissons persuader, par la double raison de la fatigue et de la pauvreté, de terminer par eau le tour du Lac que nous avons commencé sur terre.

De Chillon, que nous laissons derrière nous sur la gauche, portez vos regards en avant sur la droite, et voyez, sur cette longue colline en amphithéâtre que je vous ai déjà dit longer le lac et notre route, ce gracieux paysage tapissé de verdure, traversé de torrents et semé de villages. Levez un peu la tête, vous verrez Montreux, jeté comme un nid d'aigle à mi-côte d'un rocher escarpé. On croirait que les hommes ne l'aient placé là que pour se procurer le plaisir de contempler l'admirable tableau du lac, déposé au centre du plus beau des paysages, renfermé lui-même dans un cadre de montagnes et de glaciers. Le touriste porte avec lui, parfois, une de ces cannes qui se déploient en chaise triangulaire, et il s'en sert au sommet d'une colline, moins pour se reposer que pour jouir longtemps et à l'aise du spectacle qui s'étale à ses pieds. Eh bien, Montreux me fait l'effet d'un de ces siéges, déployé sur la montagne par des voyageurs qui voulaient contempler la nature, non pas pendant une heure, mais durant leur vie entière. Dans le temps de sa construction, on ne courait pas après les bateaux à vapeur; aussi pouvait-on décrire, sans se hâter, le magnifique pays que je traverse à la course jusqu'à Vevey. *Toutefois*, je ne puis passer devant Vernex,

Veytaux, Clarens et La Tour sans les nommer.

Voilà le sort des gens qui sont toujours pressés ! Ils ne jouissent de rien ; ni du passé, dont ils se débarrassent l'esprit pour songer à leurs urgentes affaires ; ni du présent, qu'ils ont hâte de traverser pour achever leurs longs travaux ; ni de l'avenir, qu'ils ne tiennent pas encore et qu'ils n'atteindront jamais, car il se transforme chaque jour en présent, et que dans ce présent ils sont toujours pressés.

Vevey, où nous arrivâmes essoufflés, juste trois minutes avant le départ du bateau à vapeur, est peut-être la plus jolie ville du canton. Je puis vous en dire quelques mots, parce que je l'ai visitée dix ans plus tard. On se figure parfois, les enfants surtout, qu'il ne fait chaud que dans le Midi : c'est une erreur. Le climat varie beaucoup, selon le plus ou moins de proximité des montagnes, ou la position des localités situées dans le fond d'une vallée ou sur une hauteur, ou enfin abritées par des collines qui, en même temps, garantissent du vent glacial du nord et réfléchissent sur vous les rayons d'un soleil bienfaisant. Tels sont Montreux et Vevey ; si bien qu'on trouve par là, comme égarés, en vue des glaciers éternels de la Savoie et de la Suisse, des coins de terre où croissent plusieurs

des fruits qui ne se cueillent dans notre patrie qu'au fond de la Provence. C'est ainsi que Dieu l'a voulu, pour que, sur tous les points de la terre, on pût jouir d'un petit paradis terrestre et de cette douceur de climat nécessaire pour rétablir une santé affaiblie. J'en dis autant de ces eaux médicales dont les sources jaillissent aussi bien en France qu'en Suisse, en Allemagne, en Angleterre. Mais l'homme, qui pense être plus sage que Dieu, court au bout du monde pour chercher l'eau sulfureuse qui coule peut-être à ses côtés. Non, je me trompe; ce n'est pas la prétention d'en savoir plus que Dieu qui lance ainsi le malade voyageur; c'est bien plutôt le plaisir de vagabonder. On est si heureux d'avoir un prétexte pour aller loin, qu'on se bouche les oreilles en apprenant que l'objet désiré se trouve là tout près. Cela me rappelle une anecdote que je vous donne toute fraîche, car je la sais d'hier. Monsieur le comte de trois étoiles, millionnaire dont j'ignore le nom, avait la manie d'acheter tout ce qu'annonçaient les journaux, c'est-à-dire, tout ce dont il n'avait pas besoin. Vingt ans de cette folie, passés à écrire en Suisse, en Allemagne, en Orient, en Chine, pour faire venir de ces contrées mille objets tous plus *inutiles* les uns que les autres, avaient fini par

remplir un vaste hôtel, uniquement acheté pour servir d'abri à cet amas de richesses que contemplaient les mouches et que rongeaient les vers. Un jour, notre comte entend parler d'une statue, chef-d'œuvre de l'antiquité, qui se trouve on ne sait dans quelle partie du monde. Monseigneur la convoite, se met en quête pour la découvrir, et n'y réussit pas. La dernière lettre écrite par lui dans ce but, en Italie, venait d'obtenir une réponse, que le valet de chambre avait respectueusement remise à M. le comte, désolé: la réponse était négative; la statue était introuvable! Monseigneur s'impatiente, frappe du pied, et crie à haute voix :

— Je ne sais ce que je donnerais pour l'avoir!

— Quoi? dit le domestique.

— La statue de...

— Combien monseigneur donnerait-il pour cela?

— Mille écus!

— Ce n'est pas la peine, monsieur le comte; elle est dans un de vos magasins, où elle dort depuis quinze ans!

— Vraiment?

— Oui.

— Oh bien! c'est bon! qu'on la laisse là.

Mes amis, c'est ce que nous faisons de tous les

biens faciles à obtenir, ou qui sont sous notre main : nous les laissons là, comme un livre fermé dans notre bibliothèque, pour aller chercher au bout du monde un double de la même curiosité.

Mais il est temps de nous embarquer, car il me semble encore être à Vevey et craindre que le bateau ne parte sans nous.

— Mais, papa, nous allons donc quitter le canton de Vaud, si beau, sans le visiter?

— Puisque vous y tenez, je vous en dirai deux mots, mais toujours d'après les souvenirs de mon second voyage. Après Vevey, à quatre heures de marche, on rencontre Lausanne, la ville capitale du canton et de beaucoup la plus considérable. Lausanne est située à une demi-lieue du bord du lac, et bâtie sur trois montagnes rapprochées. En vérité, il faut bien aimer l'exercice pour aller se nicher ainsi dans les rochers quand, deux pas plus loin, se trouve la plaine. Les deux points les plus élevés sont la promenade du Signal, dont je vous ai déjà parlé, et la cathédrale, dont je ne vous dirai rien, malgré toute sa beauté, parce que je déteste de faire des descriptions d'architecture plus encore que celles de paysage. Du Signal, on voit des montagnes dans *la plaine;* du clocher de la cathédrale, des

hommes dans la rue. Du Signal, les montagnes restent grandes pour la vue la plus faible; mais du clocher, les hommes deviennent petits pour les meilleurs yeux. Cependant les montagnes sont à vingt lieues de distance et les hommes ne sont qu'à quelques pas! Le plus curieux, c'est que cet homme que vous voyez si petit du haut du clocher, lui, en passant dans la rue ne s'en croit pas moins grand, et s'il levait la tête vers vous, il dirait peut-être à son voisin: « Regar-« dez là-haut, là-haut! ces personnages ne sem-« blent-ils pas des mouches? » Ainsi, des deux côtés, chacun se croit grand, parce qu'il se voit de près; juge les autres petits parce qu'il les aperçoit de loin, et finalement s'estime plus que son semblable; aussi chacun se trompe-t-il, et pour connaître sa véritable grandeur, ferait-il bien de se voir lui-même dans ceux qui passent là-bas, là-bas.

— Mais il me semble, papa, que tu oublies le canton de Vaud?

— C'est vrai, j'y reviens.

Ce qui frappe le voyageur au premier abord, surtout le voyageur qui vient de parcourir la Savoie et le Valais, c'est la propreté du canton de Vaud. Rues, maisons, meubles, personnes, tout a un air d'ordre, d'aisance, qui fait plaisir à

voir. N'allez pas toutefois, mes enfants, vous représenter le peuple vaudois comme la foule endimanchée des Champs-Elysées, ou des Tuileries; non, nos mille colifichets, parfaitement inutiles, sont là remplacés par le commode et le confortable. Il en résulte que l'argent économisé en luxe, se retrouve fort à propos pour acheter les choses de première nécessité. Mieux valent des gants fourrés et chauds que des gants étroits et glacés.

Quant au caractère des Vaudois, c'est un caractère à part, comme son langage et son accent. On peut prendre tel Genevois pour un Français, mais rarement un Vaudois. C'est un calme étonnant pour nous, méridionaux, qui voudrions parfois pousser ces gens-là pour les faire marcher et parler un peu plus vite. Avec cela, j'aime les Vaudois; je voudrais être comme eux, et je souffrirais moins de mon impatience; je les trouve si bons, si simples, si droits et si paisibles, que je voudrais pouvoir un jour aller calmer mes nerfs irrités par le séjour de Paris, dans l'atmosphère morale du canton de Vaud. Maintenant, mes enfants, laissez-moi me rembarquer. Je commence à me fatiguer, et d'ailleurs nous arriverons plus tôt.

Le voyage de Vevey à Genève en bateau à

vapeur est une véritable promenade, une partie de plaisir. C'est la vue constamment renouvelée d'un délicieux panorama qui court devant vous, et cependant après quelques heures de cette jouissance, j'en avais parfaitement assez, tant l'admiration a peine à se soutenir chez nous, et peut-être aussi, si grande est l'impatience d'arriver en approchant du port !

Pour mesurer le chemin déjà fait et le chemin encore à faire, je portais donc alternativement mes regards sur un bout du lac et sur l'autre ; je voyais Villeneuve, et je cherchais des yeux Genève. Villeneuve s'éloignait bien, mais Genève ne s'approchait pas. J'allais perdre de vue la première et je n'apercevais pas encore la seconde. Sauriez-vous me dire pourquoi, mes enfants ?

— Parce que la distance est trop grande sans doute ?

— Non, mais parce que le lac n'est pas en ligne droite et que dès lors sur chacun de ses points, l'une ou l'autre de ses rives s'oppose à la vue simultanée des deux extrémités. Mais je ne m'inquiétais pas de si peu, et plutôt que de réfléchir, je m'obstinais à chercher à la fois Villeneuve et Genève. Le terrain ne se prêtant pas à ma fantaisie, je dus modifier un peu ma préten-

tion. Je me dis que je me contenterai de voir simultanément Chillon, à la sortie de Villeneuve, et le pénitencier, l'entrée de Genève.

Chillon et le pénitencier ! étrange rapprochement! deux prisons d'État; deux prisons aux deux extrémités du même lac; deux prisons, l'une appartenant jadis à la Savoie, et l'autre aujourd'hui à Genève; l'une catholique, et l'autre protestante; l'une qui s'était ouverte au martyr qu'on voulait séparer de la Bible, et l'autre offrant la Bible à tous ses prisonniers! Je savais comment l'innocent avait été traité à Chillon, et ce rapprochement fit naître en moi le désir de savoir comment on traitait les coupables au pénitencier. Je me promis bien d'y faire une visite en arrivant à Genève, même avant de descendre chez moi. Telle a toujours été ma malheureuse impatience, que j'ai rarement laissé couler une heure entre la conception d'un projet et son exécution.

J'arrive à la maison pénitentiaire de Genève, je sonne; une femme m'ouvre la porte, et je suis d'abord tout étonné de ce contraste avec l'ouverture d'autres prisons par des guichetiers à figures souvent féroces. J'avais tant lu d'histoires de geôlier que je ne pouvais me persuader *que ce fût ici une geôlière* pour tout de bon. Je me

dis donc que ce n'était là qu'une portière, et que sans doute le véritable directeur ferait sur moi un tout autre effet. Je demande à lui parler. Eh bien! le croiriez-vous, mes enfants? c'était encore un homme comme tous les autres; je me trompe, mieux que beaucoup d'autres. Au lieu d'un regard sombre, je lui trouvai le sourire sur les lèvres : il portait dans sa main droite, non pas le terrible trousseau de clefs, mais une Bible! Oui, mes enfants, une Bible. C'était là, comme vous allez voir, son moyen le plus efficace pour agir sur les prisonniers. Je manifestai à M. Aubanel mon désir de visiter son établissement, et je ne fus pas moins agréablement surpris de lui voir accueillir ma demande avec toute l'obligeance que j'aurais pu me promettre de la part d'un ami. Il eut même la bonté de m'accompagner et de m'exposer, en visitant la maison, tous les détails du service. Plus j'avançais, plus j'étais étonné. Il me parlait non de punir les prisonniers, mais de les améliorer; non par l'attrait du gain, mais par l'attente du ciel. Les mots d'Evangile, de Christ, de régénération par le Saint-Esprit me paraissaient, malgré moi, faire un étrange contraste avec les murs d'une prison. Et cependant, ils ne furent nulle part mieux à leur place.

Mais que voulez-vous? la force du souvenir

l'emportait même sur l'évidence de la vue. J'avais tant ouï parler de la grossièreté et de la corruption des hommes préposés jadis, et même encore en France, à la garde des prisonniers, que j'avais grand'peine à me faire à la présence d'un directeur de pénitencerie me parlant morale et religion.

Ici je passe rapidement sur tout ce qui m'intéresse moi-même, pour arriver plus vite à ce qui vous intéressera, vous, mes enfants; seulement laissez-moi vous dire que l'anecdote qui va suivre est parfaitement vraie. Après avoir jeté un coup d'œil sur les ateliers où une soixantaine d'hommes travaillaient dans le plus profond silence, et avoir parcouru les cellules des prisonniers, qui me parurent si propres que je les crus neuves et encore inhabitées, je me promenais avec le directeur dans le corridor sur lequel s'ouvrent toutes les cellules. Un gardien sortit de l'une d'elles et vint dire à M. Aubanel qu'un prisonnier se disant malade était là dans la chambre, désirant lui parler.

— C'est un malheureux, me dit alors le directeur, qui probablement ne sortira jamais d'ici; car il doit subir encore plus de vingt ans de détention.

— Vingt ans? m'écriai-je.

— Oui, vingt ans, qui, passés dans le silence absolu pendant le jour et la réclusion complète durant la nuit, équivalent aux travaux forcés à perpétuité en France.

— Cet homme a donc commis un bien grand crime?

— Qu'il vous suffise de savoir qu'il a déjà subi en France et en Suisse plusieurs emprisonnements!

— Et que peut-il vous vouloir maintenant?

— Je l'ignore; je vais lui parler.

— Je serais bien curieux de le voir moi-même.

— Rien n'est plus facile. Je vais d'abord entrer dans sa cellule; quand la porte en sera fermée sur moi, venez appliquer votre œil à cette étroite ouverture, pratiquée pour voir le prisonnier sans en être vu; et là vous pourrez non-seulement l'apercevoir, mais encore l'entendre.

J'acceptai l'offre obligeante, et M. Aubanel ne fut pas plus tôt dans la cellule que mon œil fut au guichet. Je vis d'un seul coup d'œil le lit à gauche, près de la porte, une table à droite dans le fond, et un Nouveau Testament sur la table. Le prisonnier était nonchalamment assis sur son lit, tout habillé, les jambes pendantes, les bras croisés, la figure sombre, comme un homme qui médite une mauvaise action. Je trem-

blai pour le directeur entré sans arme et renfermé avec un tel scélérat. Je suppose que la même crainte saisit M. Aubanel, car je vis son regard se diriger vers le ciel et ses lèvres s'agiter comme en prière. Puis, abaissant ses yeux, il les tint constamment fixés sur ceux du prisonnier, comme s'il cherchait à deviner sa pensée et voulait le fasciner du regard.

— Que désirez-vous? dit le directeur.

— Je souffre et ne peux plus y tenir.

— Je vais faire demander un médecin.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais de ma captivité.

— Sous ce rapport je ne peux rien pour vous.

— On peut tout pour moi si l'on veut, mais on ne fait rien et l'on se plaît à me voir souffrir.

— François, vous avez tort de parler ainsi, et vous ne seriez pas si colère si votre conscience ne vous reprochait rien.

A cette parole, l'œil du prisonnier, toujours suivi par l'œil du directeur, s'abaissa, et François garda le silence.

— Allons, mon ami, reprit M. Aubanel, prenez courage! si les hommes n'ont pas pu vous pardonner, Dieu le peut encore; bien plus, il le veut, et dussiez-vous mourir dans cette prison, *votre âme* pourrait encore devenir libre et heu-

reuse; libre et paisible; libre et sainte en cherchant la liberté morale, l'affranchissement du péché. Eh! que savez-vous si Dieu n'a pas eu sur vous des vues toutes particulières d'amour, en vous jetant ici pour le reste de votre vie? Libre dans le monde, auriez-vous jamais eu la volonté de réfléchir? Jamais un Nouveau Testament fût-il venu se placer sur votre table? Sachez donc voir en cela la plus grande des miséricordes; c'est un Père qui vient à vous, la main tendue, les yeux humides, et qui vous dit: « Mon fils, donne-moi ton cœur. »

Pendant ces douces exhortations je voyais François changer de figure, ses muscles se détendre, sa tête s'incliner et tout son corps tomber dans l'affaissement. Parfois il se redressait en tressaillant, se saisissait le bras gauche du poignet droit et se tordant les membres, poussant un cri indéfinissable de rage ou de remords.

— Courage, courage, dit le directeur, je vois que vous luttez contre le mal; priez et vous vaincrez. Allons, mon ami, donnez-moi cette main et que Dieu bénisse la promesse que vous allez me faire de mieux vivre à l'avenir.

Le prisonnier se lève brusquement, joint les mains et tombe aux genoux du directeur.

— Je suis un misérable! un misérable! digne,

non du cachot, mais de l'échafaud! Je ne vous ai demandé de venir ici que pour vous faire un mauvais parti et tout au moins pour vous casser un membre!

— Vous?

— Oui, moi! mais c'est vous qui m'avez vaincu, et je vous en donne pour preuve mon aveu...

Mes enfants, vous devinez le reste de cette scène; mais ce que vous ne pouvez deviner, c'est que cet homme n'a pas cessé depuis lors de se conduire d'une manière exemplaire.

— Papa, il doit être encore en prison, puisqu'il ne s'est passé que quinze ans depuis ton voyage, et que cet homme était condamné pour vingt années?

— Ton calcul est juste; mais la conséquence que tu en tires ne l'est pas; car j'ai vu précisément hier, à Paris, M. Aubanel lui-même qui m'a parlé de ce prisonnier.

— Vraiment! et qu'a-t-il dit?

— François est libre. Sa bonne conduite et une loi nouvelle ont permis d'abréger sa détention.

— Et qu'est-il devenu?

— Pour réponse, je vais vous lire la fin d'une lettre que j'ai reçue ce matin de M. Aubanel *lui-même* :

..... « Il a été gracié il y a environ trois ans, « et dès lors sa conduite a réalisé toutes les espé- « rances qu'on en avait conçues. Il ne cesse de « lutter avec courage, persévérance et résigna- « tion contre tous les genres de misères, de pré- « vention, de difficultés pour sa vie animale, « qu'il n'obtient que très difficilement, sa santé « ne lui ayant pas été laissée pour exercer le « métier qu'il avait appris. Mais enfin il lutte « avec succès, et sa conduite est irréprochable « dans la misère et avec encore d'immenses « moyens pour faire le mal, s'il le voulait. Je suis « resté son meilleur ami et je le vois au moins « une fois par mois, et plus souvent dans ses mo- « ments de détresse, à Genève, où il demeure. »

— Papa, ne pourrait-on rien faire pour lui?

— Sans doute; tu peux t'adresser tout simplement à M. Aubanel, ancien directeur de la maison pénitentiaire à Genève.

Mais, en attendant, je remonte sur le bateau à vapeur pour tirer ma conclusion du rapprochement entre Chillon et le pénitencier.

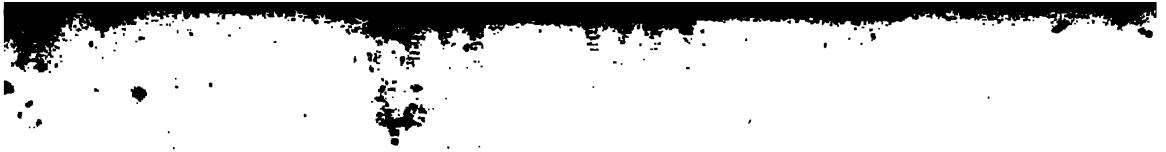
— Oh! je sais! je sais!

— Eh bien! puisque tu sais tout d'avance, je ne dirai plus rien!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

La sensitive de l'espèce humaine 1
Départ de Genève 11
Rive gauche 33
Rive droite 95

GRAVURES.

Frontispice, une Bernoise et un Savoyard . . . .
Vue de Genève en 1826. 11
Scène d'auberge. 44
Massacre de la légion thébaine 86